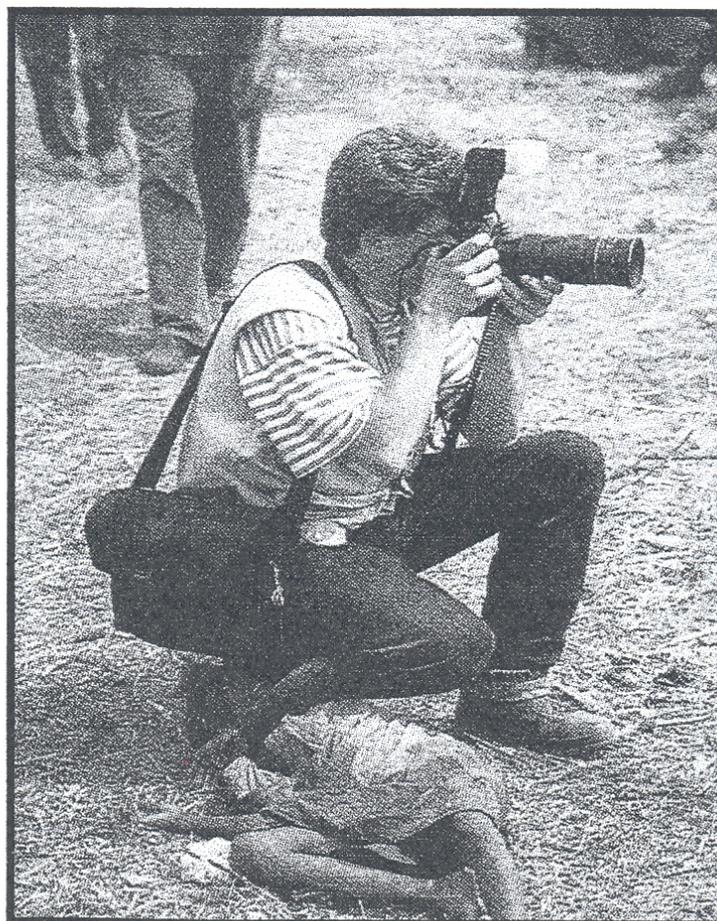


**Le journal n°5**  
**HEBDOMADAIRE du 03/03/00**

**Igicaniro**

**Rwanda 94**



# Sommaire

- Avertissement	p.2
-La couverture	p.2
-Le Chœlin du Sens (suite)	p.3
-Le Coin des Hyènes	p.7
-Les Inédits	p.24
-« Il s'agit de développer deux arts... »	p.30
-Poème...	p.40

« Rwanda 94 »

Création et production du Groupov

Une coproduction du Groupov et du Théâtre de la Place/Centre dramatique de la Communauté française de Belgique et de Bruxelles/Brussel 2000 ville européenne de la culture de l'an 2000

Avec l'aide du ministère de la Communauté française, Direction Générale de la culture,  
Commissariat Général aux Relations internationales de la Communauté française de Belgique (CGRI)  
et de Théâtre et Publics asbl

## Avertissement

1/ Ce journal accompagnant notre travail. se situe sur le même terrain: le génocide de 1994, ses causes, ses protagonistes, ses langages. Il n'évoquera pas les événements depuis cette date, auxquels le Groupov reste extrêmement attentif, mais qui ne constituent pas notre sujet.

2/ L'essentiel de l'analyse historique et des grandes options dramaturgiques de «Rwanda 1994 », est contenu dans la volumineuse « note d'intention» d'octobre 1997. Le journal n'en remplace pas la lecture pour ceux qui n'en auraient pas encore pris connaissance. (Disponible au Groupov).

J.D.

## La couverture

« La honte de faire ce métier »

Photo accompagnant l'article « Un génocide sans image - Blancs filment Noirs» d'Edgard Roskis dans *Le Monde Diplomatique*.

Voir article dans « le Coin des hyènes »

Ce nOS d' *Igicaniro* fait une part importante aux média, dans les Inédits et le Coin des Hyènes notamment.

## Le comité de rédaction

Jacques Delcuvellerie, Marie-France Collard, Mathias Simon, Francine Landrain, Benoit Luporsi, Daniel Hicter, Dorey Rugamba

# Le Chemin du sens (suite)

Résumé: Nous sommes arrivés au moment où Bee Bee Bee a réussi à convaincre M.Jacob de l'accompagner dans son enquête, et de devenir en quelque sorte son ange gardien dans ce voyage. Première étape : une conférence dont elle attend réponse à sa question de base: «Hutu qu'est-ce que cela veut dire ? Et Tutsi, qu'est-ce que cela veut dire ? »

La scène se dispose comme pour une conférence classique, austère : une table de métal au centre du plateau, un verre d'eau, une chaise, un orateur, face public. Madame Bee Bee Bee et Monsieur Jacob sont placés du côté salle, voire: dans la salle, ils deviennent des spectateurs. Nous.

Voici la seconde scène, après celle de Yolande Mukagasana qui ouvrait le spectacle, à se tenir sur la limite de la représentation. Est-ce encore «du Théâtre» ? L'expérience nous a montré que l'immense majorité du public accueille avec un intérêt soutenu et presque avec soulagement un moment où il reçoit enfin des éclaircissements précis sur toute une série de notions restées obscures pour lui dans le déroulement de la pièce. La conférence a déjà été applaudie spontanément (Avignon). Mais ceux pour qui la question est de savoir «si c'est du Théâtre ou pas du Théâtre» - et qui, bien sûr, savent ce qu'il en est - peuvent être dérangés par cet objet (article de « Libération » en juillet). De même que pour le monologue de la rescapée. En Avignon, un spectateur est sorti bruyamment dès les premières phrases de Yolande, aux mots: «je ne suis pas une comédienne».

Outre ce que traduit d'une mentalité humaine affligeante pareille réaction, elle trahit aussi une conception du « théâtre » particulièrement étriquée. J'ai envie de dire: une conception émasculée. Il n'est pas sans intérêt d'examiner un instant comment et où, en fonction de quoi, on pourrait tracer cette ligne, cette limite à ne pas franchir sous peine de sortir de la théâtralité. Non pas par pure spéculation académique, mais parce que les deux moments «à la limite » dans « Rwanda 94 » résultent d'un choix délibéré, et qu'ils s'articulent précisément aux deux préoccupations fondatrices du spectacle: la réparation symbolique envers les victimes du génocide (Yolande), la nécessité de savoir et comprendre (la conférence).

Remarquons d'abord que nos censeurs semblent savoir avec précision où se situe cette limite; et nous, nous trouvons très complexe cette question. Par exemple, feront-ils une différence, et laquelle, entre les trois notions de: théâtre, spectacle et représentation? Une soirée au Music-Hall ou au cirque, c'est du spectacle, un défilé militaire du 14 juillet aussi, un rassemblement nazi à Nuremberg aussi. Disons-nous que nous sommes là dans l'ordre du «réel» seulement? N'y entre-t-il aucune manifestation du « symbolique» dans le réel? Bien sûr que si. Or, du symbolique manifesté dans le réel, c'est bien au moins une part considérable de ce que nous nommons «représentation », et aussi «théâtre ». Au demeurant, nos censeurs sont irrités par Yolande et la conférence, ils supportent je crois très bien les spectacles équestres de Zingaro. Or, à notre connaissance, le cheval n'élabore pas consciemment la symbolique dont il participe - où l'on commence à vérifier que du réel dans l'ordre de la représentation s'accepte ou se rejette peut-être en fonction d'appréciations politiques et esthétiques...

Bien sûr, il ne suffit pas de manifester «du symbolique» dans «du réel», pour être au théâtre. Par exemple: la Messe, ou les Bacchanales. Nous croyons fermement que le théâtre s'est constitué en sortant de ce type d'événements. Le théâtre vient peut-être du «sacré », mais précisément au moment où il s'en dégage. De même pour d'autres événements : jeux du cirque, sports, etc. Mais la limite est loin d'être claire. Un spectacle de strip-tease très élaboré des années soixante, mettons: en costume de religieuse sur un texte libertin du 18ème siècle et

musique ad hoc. Théâtre ou pas théâtre?

Sans aller plus loin sur cette question (non pas faute d'idées mais ce n'est pas le lieu); remarquons que ce qui a toujours profondément dérangé au théâtre, à travers les siècles, c'est bien sa part de «réel». C'est ce que ne supportaient pas les Pères de l'Eglise, et l'on remarquera que d'avantage que le théâtre ce sont les comédiens qui furent excommuniés, c'est-à-dire l'élément réel essentiel de sa théâtralité. La haine se concentrant avec une férocité particulière sur les actrices, naturellement.

Or, l'ambiguïté, le paradoxe, la perversion, et donc le plaisir, c'est que si l'on n'accède au «théâtre» qu'en sortant du «réel», ce que l'on y aime d'abord, sa force, sa magie, c'est la part de réel. D'où la complexité et le trouble des solutions dramaturgiques autour de ce problème. Interdiction des femmes dans certains genres et à certaines époques, mais quel charme exact dégagent des garçons et parfois des vieillards, jouant des rôles féminins? Usage du masque et de la voix musicalisée en «éloignement» du «réel», mais quelle séduction nouvelle en résulte? Si je désire Andromaque ou Hermione, quel étrange amalgame ne fais-je pas entre les alexandrins et la bouche, la voix, les seins, la marche de l'actrice réelle.

Et jusqu'où cela va-t-il ? Aujourd'hui on s'embrasse vraiment sur scène. Vraie salive, vraie langue, amour feint. Mais, bien sûr, on ne tue ni ne mutilé vraiment - Normal - Mais le baiser, c'est normal ? Et tuer un animal - dont pourtant on mange tous les jours? Essayez un peu de tuer un poulet ou même un poisson sur scène, vous verrez les protestations.

Mes amis, cette question est loin d'être aussi claire que nos censeurs semblent le penser. En fait, «ce n'est pas du théâtre» sert surtout à dire : je ne supporte pas ce qui se passe. Grotowski, Kantor, le Living Theater, Bob Wilson, ont tous reçu cette aubade. Le pauvre petit Goupov est honoré d'en hériter à son tour.

Donc, la Conférence. Réelle, certes... Mais clairement inscrite dans l'ordre de la «représentation». Comment pourrait-on prétendre le contraire ? Un conférencier «joue», toujours. A plus forte raison celui qui joue au conférencier. Passons.

Dans cette demi heure beaucoup de choses sont communiquées. Non pas «la vérité» sur la question Hutu/Tutsi, mais le nettoyage - au moins - de tout ce qui est assurément faux. Et, à travers l'histoire, c'est-à-dire la constitution de ces identités, des divisions, des souffrances et des haines qu'elles ont engendrées, la claire évidence que nous, Européens, sommes intimement liés aux prémisses, à la structuration et au déroulement de l'horreur qui en a résulté. La Conférence ne le dit pas, mais ce qu'elle pose rend impossible l'assertion courante: «Ils sont comme ça, nous n'y sommes pour rien». Sur un autre plan, celui de l'économie du spectacle, la Conférence est à la fois travail et repos. Le spectateur apprend, réfléchit, conteste, il ne cesse pas d'être actif, mais ses sens et sa sensibilité sont peu sollicités. Ils l'ont abondamment été précédemment. Ce n'est qu'un répit. Tout comme Bee Bee Bee, d'autres épreuves l'attendent. Au moins les affrontera-t-il mieux armé. On l'espère.

(à suivre...)

J.D.

# Le Coin des Hyènes

« Rwanda 94 » insiste particulièrement sur la responsabilité des médias audiovisuels. Mais la presse, au Rwanda et ailleurs, a joué aussi un rôle considérable. Nous avons déjà évoqué le journal « Kangura » et sa propagande dans les années précédant le génocide. En Europe, les journaux français ont été soumis à des analyses critiques extrêmement sévères, dans des ouvrages historiques comme dans des études universitaires. Sur l'inféodation directe d'organes de presse, pourtant jugés éminemment respectables, comme «Le Monde », voici un jugement très clair rendu, pour une fois, par un tribunal.

L'article que nous reproduisons sur ce sujet est extrait du bulletin «Liaison Rwanda», n°24, juillet-août 99. Cette publication, basée à Montpellier, réunit des associations oeuvrant pour la reconstruction du Rwanda.

J.D.



## Le Monde de l'hypocrisie (2ème épisode)

Quand la justice décide de fonctionner, on est quelquefois surpris. Cette fois-ci ce sont les journalistes et le Directeur du *Monde* qui ont été surpris... d'entendre qu'ils étaient débouté de leur demande de dommages-intérêts contre Jean-Paul Gouteux et son éditeur pour des passages relevés dans *Un génocide secret d'Etat* (Éditions Sociales, mars 1998) et condamnés aux dépens. *Le Monde*, son Directeur, Jean-Marie Colombani, et Jacques Isnard réclamaient plus de 600 000FF s'estimant diffamé. Le juge ne s'est pas laissé influencer par la véritable institution qu'est, en France, *Le Monde*, comme le montre les « Minutes » du jugement. Nous vous les laissons découvrir. Extraits :

« Attendu (...)

Qu'une telle analyse, étayée par de nombreuses références à des documents, articles de presse et ouvrages figurant à chaque page de l'ouvrage et par une importante bibliographie publiée à la fin du livre, est manifestement le fruit d'un travail de réflexion approfondi qui témoigne d'une connaissance particulièrement vaste de ce qui a été écrit sur le Rwanda ;

Qu'elle rejoint les conclusions du rapport de la mission Quilès qui relève parmi les erreurs d'appréciation de la France : « la sous estimation du caractère autoritaire, ethnique et raciste du régime rwandais » résultant d'une analyse réalisée « à travers une grille de lecture traditionnelle, héritée de la décolonisation belge, qui fait du critère ethnique le critère explicatif principal des rapports sociaux et politiques » ;

Qu'il n'est pas douteux que l'ouvrage de Jean-Paul Gouteux réponde au souci légitime d'analyser et de critiquer ce qui a été le rôle de l'Etat et de ses services dans ce qui constitue un drame majeur de ce siècle ;

Que le comportement des médias relevant nécessairement de son étude, il était normal que l'auteur examine, comme d'autres observateurs l'on fait, la manière dont le journal *Le Monde* a rendu compte des événements ;

Attendu que l'analyse des coupures de presse versées aux débats conduit à constater que durant les deux premiers mois du conflit, *Le Monde* par son correspondant Jean Hélène, a mis l'accent sur l'aspect « guerre civile du conflit » et insisté plus spécialement sur la responsabilité du FPR ;

Que s'il est vrai, comme le relèvent les défenseurs, que *Le Monde* a publié dès février 1993, des articles critiques sur la politique de la France en Afrique, on note que ce fut au travers de tribunes libres ou de débats donnant la

parole aux lecteurs ou observateurs étrangers et non d'articles émanant de la rédaction du journal ;

Qu'alors que *L'Humanité* du 27 avril 1994 titrait « Rwanda: massacres prémédités », qu'un article du *Nouvel Observateur* faisait état à la même date « du rôle ambigu de la France au Rwanda » et expliquait « Paris a soutenu depuis plusieurs années le régime de Kigali, qui n'a cessé d'attiser les haines ethniques et a équipé l'armée prétériorienne qui a entrepris le massacre des opposants hutu et de la minorité tutsi au lendemain de la mort du président », ou encore que *L'Evènement du Jeudi* du 5 mai 1994 titrait « Comment on a fabriqué de toutes pièces les racines de la haine, massacres de Tutsi à Kigali. Le régime hutu a mis en place au Rwanda un système d'apartheid plus dur qu'en Afrique du Sud », ce n'est que dans le numéro du 6 juin 1994 qu'un article rédactionnel du *Monde* évoquait pour la première fois l'organisation d'un mouvement massif d'élimination des Tutsi et des opposants hutu et le 8 juin que le terme génocide était employé ;

Qu'on peut trouver en outre, dans les articles signés par Jacques Isnard, se faisant l'écho des renseignements de la DGSE, une lecture ethniste du conflit et une tendance particulière à suspecter le FPR (un Tutsi peut-être « un combattant en puissance ou un rebelle potentiel » dont il faut se méfier dans le cadre de l'action humanitaire mise en place par le plan Turquoise : 29 juin et 6 juillet 1994) ;

Qu'on peut ressentir comme semblable l'analyse que fait Jean-Marie Colombani lorsqu'il écrit dans un article publié le 21 juillet 1994 : « sans doutes faut-il se garder de toute naïveté : il n'y a pas les bons d'un côté, les méchants de l'autre : le FPR Tutsi fait le vide autour de lui, est responsable de l'exode, et ne veut laisser entrer que les paysans, au prétexte des récoltes, ce qui permet d'exclure le retour

des intellectuels Hutus : si cela était confirmé, cela rappellerait quelque chose, n'est-ce pas, du côté du Cambodge. » ;

Qu'on peut voir enfin dans le dessin de Plantu publié le 21 août 1994, qui montre des militaires français sur le départ, donnant pour ultime conseil à un combattant du FPR : « et on bien d'accord : plus de génocide ! », l'illustration de la ligne rédactionnelle du *Monde* ;

Attendu que le rapprochement entre cette façon d'appréhender les événements et la thèse défendue par les services secrets français n'est pas fortuit mais repose sur des éléments sérieux développés dans le livre ;

Qu'étant en effet en possession des articles de Jacques Isnard, qui fournissent des renseignements en provenance de la DGSE et révèlent une connaissance particulière de ce service, ainsi que du livre « au cœur du secret » dans lequel l'ancien directeur Claude Silbverzahn, relate, ce point n'est pas contesté, que les rapports d'amitié qu'il entretenait avec Jacques Isnard et Jean-Marie Colombani, Jean-Paul Gouteux a pu de bonne foi, mettre au compte de tels liens, la similitude d'analyse qu'il relevait et, sans excéder le ton qu'autorise la polémique sur un sujet aussi crucial et douloureux, désigner les demandeurs par les termes « d'honorables correspondants » habituellement employés à l'égard des journalistes en relation avec les services secrets ;

(...)

Attendu que l'ensemble de ces éléments conduisent à admettre que les conditions de la bonne foi sont remplies en l'espèce ;

Qu'il convient en conséquence de rejeter les demandes

(...) Fait et Jugé à Paris, le 10 mai 1999 »

## UN GÉNOCIDE SANS IMAGES

# Blancs filment Noirs

Par EDGARD ROSIQS\*

« *LE Rwanda, c'est un workshop* », autrement dit un atelier d'exercice, déclare Françoise Huguier, l'une des photographes qui connaissent le mieux le continent-africain (1). N'avons-nous pas été, en effet, en juillet dernier, submergés par un flot d'images atroces, quoique très travaillées ? A cause du nombre élevé de reporters sur place (à un certain moment) et d'images (mais seulement de certains endroits), le « drame rwandais » donne l'impression d'avoir été « sur-couvert », par les médias. En vérité, ce que M. Rony Brauman, ancien président de Médecins sans frontières, désigne comme « un programme d'extermination (...), une boucherie organisée par le pouvoir légal à laquelle aucun opposant, réel ou supposé, ne devait survivre (2) », en somme un indiscutable génocide, n'a été ni filmé ni photographié.

Le signal des massacres est donné le 6 avril 1994. « *Moins d'une heure après que le Falcon présidentiel - don de la France à un pays ami eût été abattu, les premiers barrages de miliciens étaient dressés sur la route de l'aéroport et dans la capitale. (...) Dans le quartier de Gikongo, à Kigali en un seul jour, le 10 avril, la rue était couverte de cadavres sur une longueur d'un kilomètre* (3) ». A cette époque, pour les médias, le Rwanda n'était pas encore considéré comme un « sujet ». Pas plus de deux photographes dépêchés, Patrick Robert pour l'agence Sygma et Luc Delahaye pour Sipa, atteignent Kigali le 9 avril avec un convoi de la Croix Rouge en provenance de Bujumbura. « *Il y avait avec nous six rédacteurs américains*, raconte Patrick Robert. *A peine arrivés, leur rédaction leur donne à tous l'ordre de rentrer. A l'Hôtel des Mille Collines, j'entendais des bribes de leur conversation: « Too dangerous, not enough interest... deep Africa you know... middle of nowhere* (4). »

### Expédition médiatique

PATRICK ROBERT et Luc Delahaye resteront presque seuls, une poignée de correspondants régionaux mis à part. Ils photographieront des dizaines de cadavres, abandonnés dans des fermes, des Tutsis massacrés à la grenade, à l'arme automatique, achevés à la machette, parfois laissés pour morts. « *Toujours après coup, sans jamais voir d'exécution proprement dite. Les milices hutues étaient bien trop malignes.* » Les deux photographes se déplacent en zone contrôlée par le FPR, rencontrent une quinzaine de rescapés, recueillent leurs récits. Constats sans fard, ni ces images brutes ni ces témoignages ne suffiront à émouvoir les rédactions. Patrick Robert regagnera Paris début mai « *sans pratiquement avoir vendu une seule photo* ».

Du 6 avril à la mi-mai, alors que se perpète silencieusement mais systématiquement l'essentiel des massacres (100 000 morts à Butare, sur une population de 800 000, à partir du 23 avril),

le Rwanda sera relégué en pages intérieures des journaux. Les photos sont petites, souvent anciennes, les témoignages de seconde main, les informations brèves voire inexistantes plusieurs jours d'affilée (5). Il faudra attendre le 18 mai pour qu'une photographie de la boucherie rwandaise monte en « une », en l'occurrence celle du *Quotidien de Paris*. Encore ce cliché, représentant une douzaine de corps décapités, déchiquetés et en partie dévorés par des animaux, à Rukara, a-t-il été pris par un médecin, Eric Girard, pas par un journaliste. Le même jour, *Libération* titre « Rwanda: les amitiés coupables de la France », mais, à l'exception d'une autre photo d'Eric Girard, le reportage photographique ne montre déjà que des réfugiés rwandais en Tanzanie. A partir de cette période et jusqu'à la fin de l'opération Turquoise, la « couverture » du Rwanda; physiquement transportée par l'action humanitaire et journalistiquement calquée sur elle, se limitera aux camps de réfugiés (6), d'abord en Tanzanie puis surtout au Zaïre. « *Avant ce fameux premier exode en Tanzanie, très spectaculaire, dans les premiers jours de mai on ne peut pas dire que le Rwanda intéressait grand monde* », regrette Patrick Robert.

Ce n'est donc pas la guerre civile, le massacre planifié de centaines de milliers de Tutsis et d'opposants hutus (7), qui a le plus inspiré preneurs de vues, journaux, magazines et télévisions, mais la liturgie humanitaire, « *exode et sacs de riz, orphelins et dispensaires, humanité meurtrie et bienfaiteurs décidés, images de malheur et mouvement de sauveteurs* (8) ». Le pic de cette couverture, c'est-à-dire le nombre maximum d'envoyés spéciaux et de parutions, est atteint entre le 14 et le 20 juillet au Zaïre où arrive, « *en quelques heures, une vague de deux cent mille réfugiés - des Hutus -, bientôt suivie dans la région de Goma par une gigantesque déferlante de six à sept cent mille personnes* (9) », presque aussitôt frappées par une épidémie de choléra.

Le choléra, auquel pour faire bonne mesure succède la dysenterie, conjugué à toutes les performances visuelles qu'autorisent un déplacement massif de population et une concentration de réfugiés inédite, donc ingérable, sera le véritable déclencheur de l'expédition médiatique dans la région. S'appuyant sur les ressources de la logistique militaro-humanitaire pour aller observer le phénomène de près, tout ce que la planète compte de chasseurs d'images, du plus inhibé au plus résolu, des sensibles aux cyniques, fonce alors sur place. « *Les hôtels, les campings, l'aéroport étaient bourrés de photographes et d'équipes de télévision* », se souvient Jean-Michel Turpin, de l'agence Gamma. « *En fait à peine plus de monde qu'il n'y en a d'habitude sur: les gros événements. Mais, cette fois, nous étions sur une zone très limitée: à peu près 50 kilomètres de route au départ de Goma. Il y avait une densité incroyable de journalistes, et vraiment des cadavres et des mourants par tout.* »

C'est là que Jean-Michel Turpin prend cette photo terrible (voir ci-dessus), peut-être plus terrifiante que toute autre parce qu'elle met en scène un adulte blanc et un enfant noir dans une relation insupporta-

ble et, même si ce n'est qu'une image, non dénuée de vérité. « *Au début, je ne voulais pas faire cette photo. Montrer un confrère dans ces conditions, c'était trop facile. Contrairement aux rédacteurs qui peuvent se montrer plus discrets, nous autres gens d'images sommes obligés d'être très près de notre sujet, de le regarder en face. Nous prenons des positions forcément grotesques. Mais, ce jour-là, devant moi, un gosse vient s'agripper au pantalon d'un présentateur de télévision. Alors le type sort un autofocus de sa poche et prend en gros plan ce gamin accroché à lui. Ce type, c'était un journaliste télé, un qui parle dans le micro, même pas un cameraman. Pour lui cette image n'avait aucune utilité, aucune nécessité. C'était une simple; photo souvenir. Comment peut-on vouloir un souvenir de ça ? L'instant d'après, je vois un photographe presque assis sur un autre enfant. Il ne s'était sûrement pas rendu compte, mais là c'était trop* (10). »

C'est là également, au Zaïre, que la plupart des images qui ont impressionné notre mémoire du « Rwanda » ont été réalisées. La région de Goma et le triangle de la « zone humanitaire sûre » créée par les militaires français avaient l'avantage d'offrir aux stylistes et autres chasseurs de prix, dans un réduit presque aussi compact qu'un hypermarché, en abondance et instantanément, l'inépuisable matière qui alimente régulièrement notre représentation de l'Afrique: larges groupes anonymes se mouvant dans une poussière sublime, beaux corps malades ou meurtris, grands yeux de petit: implorants, petits accrochés au sein vide de leur mère - à son cadavre avec un peu de chance - bagarres obligées des distributions alimentaires lutte pour le moindre reste et surtout, surtout, par la grâce de l'opération Turquoise, bon Blanc Blanc costaud et propre sur lui, individu redouté autant qu'admiré des sombres masses tenues en respect par son regard clair, toujours et partout au secours de la veuve, du malade et de l'orphelin, faisant fi des aspérités du terrain comme de l'hostilité du milieu. Il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser ces icônes *in fine* reconfortantes

### Choquer pour servir

*Au Rwanda plus qu'ailleurs, j'ai été confronté à la honte de faire ce métier*, avoue Luc Delahaye, aujourd'hui à Magnum. *La honte de s'arrêter devant quelqu'un, au bord de la route, de le voir agoniser et de faire une photo.* « *De toute façon, corrige Albert Facelly, de Sipa, si l'on veut que nos photos servent à quelque chose, il faut qu'elle choquent les gens* (11). » Choquer pour servir (et au passage être servi), ce procédé a été parfaitement, sinon froidement, intégré par les campagnes de communication d'ONG désormais soumises aux lois d'un nouveau marché. Mais ce genre de choc est fort discutable, comme l'est la cause qu'il prétend servir. Ces mourants n'attirent au mieux que

\* Journaliste. Enseigne les mécanismes du photojournalisme à Paris-X (Nanterre) et Paris-XIII (Villetanneuse).

notre charité. Ils ne nous empêchent pas de vivre, pas même de dormir, ni leurs portraitistes de remporter des prix. Qu'aurait-on dit d'un Pulitzer gagné à Auschwitz? La comparaison est sacrilège? C'est pourtant bien une « solution finale » promise aux Tutsis, un crime politique et militaire doublé d'une entente mafieuse, bref un « nazisme tropical » (12) qui fut à l'origine de cette « catastrophe humanitaire ». Hélas dans notre représentation du monde, l'Africain mort reste un mort « kilométrique », éternellement exotique, et nous voulons demeurer aveugles aux circonstances de son assassinat.

C'est le propre, si l'on peut dire, des images : elles ne montrent qu'à proportion de ce qu'elles cachent. A l'abri de ces camps humanitaires si photogéniques, les massacreurs hutus reconstituaient leur potentiel administratif et militaire. Pour le prochain bain de sang ?

(1) Françoise Huguier est notamment l'auteur de *Sur les traces de l'Afrique fantôme*, Maeght Editeur, Paris, 1990, texte de Michel Cressole.

(2) Rony Brauman, *Devant le Mal, Rwanda: un génocide en direct*, Arléa, Paris, 1994, p. 7.

(3) *Ibid.*, pp. 11-12.

(4) « Trop dangereux, pas assez d'intérêt... Afrique profonde... au milieu de nulle part. »

(5) Toutefois *le Monde* daté du 27 avril publie le témoignage d'un volontaire de l'AICF : « Une gigantesque chasse à l'homme au Rwanda », suivi le lendemain d'un long récit d'un délégué de la Croix-Rouge annoncé en « une » par le titre « Les massacres au Rwanda ».

(6) Voir notamment le reportage de Sebastiao Salgado sur Benako, « le plus grand camp de réfugiés du monde », paru dans *Paris-Match* daté du 26 mai, et celui de Gilles Peress (Magnum) dans *Libération* des 27 mai et 4 juin.

(7) Dans le *Monde* daté du 20 mai, pas avant, Bernard Kouchner livre une première estimation de son ampleur: « entre 200 000 et 500 000 morts ».

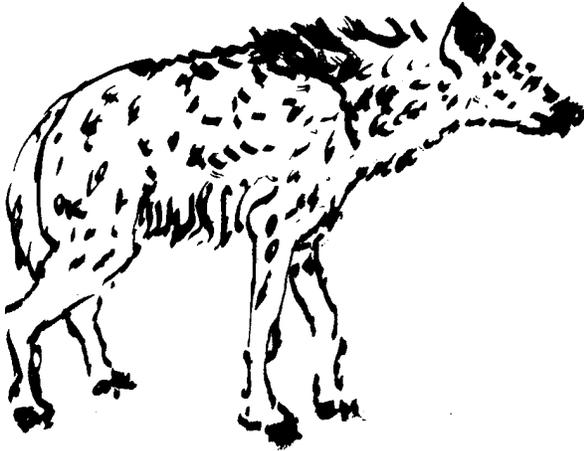
(8) Rony Brauman, *ibid.*, p. 78.

(9) *Ibid.*, pp. 74-75.

(10) Cf. Alain Joannès, « Rwanda, l'imagerie de l'horreur » et Edgard Roskis. « Retour sur une image choc », *Télescope* n°76 et 81, respectivement, septembre et octobre 1994.

(11) *In InfoMatin*, 13 septembre 1994. pp. 12-13.

(12) Voir Jean-Pierre Chrétien. « Un nazisme tropical », *Libération*. 26 avril 1994. p. 7 et Gérard Bensussan. « Les génocides de l'après-Shoah », *Libération*, 12 octobre 1994, p.9.





## LA TÉLÉVISION ET LE RWANDA OU LE GÉNOCIDE DÉPROGRAMMÉ

*Si vous êtes bon en géographie, où se trouve Goma?*

Réponse: Goma se trouve au Rwanda  
(Devinette dans le journal du dernier trimestre 1994 des élèves d'une école élémentaire parisienne)

*Goma, à la frontière du Zaïre...*

(Patrick Poivre d'Arvor, TF 1,  
J.T. de 20 heures, le 2/1/95)

La couverture des « événements » du Rwanda par la télévision française, d'avril à fin août 1994 (fin de l'opération Turquoise), a été un terrible révélateur. En ce sens que les dérives propres au système télévisuel ont servi et amplifié les dérives socio-politiques dans la perception de ces événements. Pour résumer, la tendance de plus en plus accentuée à faire jouer l'émotion plutôt que la capacité d'analyse, à s'adresser en priorité aux sentiments des téléspectateurs, fera de la télévision une caisse de résonance à la dérive humanitaire dont le Rwanda a été l'objet. D'abord l'évacuation des Français - et des orphelins - occupe le devant de la scène, tandis que le choléra va servir à occulter le génocide, et le Zaïre à occulter le Rwanda. Si les larmes de Margot (1) sont bonnes pour l'audimat, elles sont également utiles comme écran à une politique menée en haut lieu, qui a su utiliser l'humanitaire pour masquer ses véritables enjeux, passés et présents. L'imbrication des manipulations, conscientes et inconscientes, sera extrême. Tout le monde pourtant ne sera pas dupe et la télévision - information oblige - se fera l'écho de quelques voix discordantes. Mais que pèseront ces paroles dans un flux d'images et de discours globalement convergents?

Il ne s'agit pas de voir en la télévision le mal absolu. Celui-ci était là-bas. Mais d'essayer de décrire et peut-être de comprendre un peu, avec le recul et la possibilité de mise en perspective, comment tout cela a fonctionné et fonctionne. Car, c'est banalité de le dire, il s'agit d'un système avec ses enjeux, ses mécanismes, ses limites, ses dits et ses non-dits, et ses acteurs, en l'occurrence les journalistes, capables du meilleur... mais aussi du pire. L'auteur de cet article est bien placée pour le savoir. Une lecture en effet qui sera doublement sensible, fruit d'une proximité à la fois avec les événements et avec une pratique journalistique qui, pour n'être pas celle de la télévision, n'en est pas moins soumise aux exigences et limites du système.

\*Journaliste à RFI (Radio France Internationale).

(1) Il ne s'agit pas seulement d'une expression familière et toute faite. Margot a pour moi au moins un nom, celui d'une collègue qui m'avouera avoir pleuré devant les images des victimes du choléra, et elle ne doit pas être la seule. Un aveu qui sera d'ailleurs suivi d'un autre en forme de question et qui en dit long sur ce que la télé aura donné à comprendre de tous ces événements: « Mais, dis-moi, au Rwanda, où sont les bons et les méchants? »

Il faut dire que le sujet et le terrain étaient particulièrement piégés. Le Rwanda, «ce petit pays d'Afrique centrale », avait fait irruption sur nos écrans au début de l'année 1993. En janvier, une commission internationale d'enquête sur les droits de l'homme s'était rendue sur place. Elle en avait rapporté des preuves et des témoignages accablants sur les massacres perpétrés et l'implication des autorités, du niveau local aux plus hautes sphères du régime. Il y avait eu des images de fosses communes, et la parole avait été donnée ensuite à l'un des participants à cette mission, invité du journal télévisé de 20 heures sur France 2. Il s'agissait du seul Français de cette mission d'enquête internationale\*. Il exprimait à la fois l'horreur des choses vues et entendues sur place et aussi son profond malaise en tant que représentant d'un pays qui avait soutenu et soutenait encore le régime responsable de ces atrocités. Et l'homme aux cheveux gris qui parlait n'avait pu à un moment contenir son émotion. Pour beaucoup de téléspectateurs, cela avait dû être une révélation. Double, qui plus est: il se passait quelque chose au Rwanda, une guerre civile, des massacres, et la France avait quelque chose à voir avec tout ça. La guerre civile avait commencé il y avait plus de deux ans, la France y avait envoyé des militaires, et le brave contribuable-payeur de redevance n'en savait rien. Il faut dire que peu de publicité avait été faite côté officiel et que les médias en général avaient su garder le secret. Mais ce soir-là, à la télé, il y avait eu l'image et l'information. Et pour ceux qui auront raté le JT de 20 heures sur France 2 en ce mois de février 1993, l'occasion ne se renouvellera guère avant ce fatidique mois d'avril 1994, au lendemain de l'attentat à Kigali contre l'avion qui transportait les présidents rwandais et burundais.

Le Rwanda a le malheur d'être en Afrique. C'est-à-dire le lieu par excellence de clichés et stéréotypes qui ont la vie dure, ancrés très profondément dans une mentalité française restée globalement coloniale. C'est sur cette base que va fonctionner l'information télévisée dès les premiers jours d'avril 1994. C'est le 6 avril au soir qu'est abattu l'avion transportant les présidents du Rwanda et du Burundi, Juvénal Habyarimana et Cyprien Ntaryamira. Les deux hommes revenaient d'une réunion en Tanzanie où les chefs d'État des pays de la région avaient fait sentir au président rwandais que son attitude dilatoire pour freiner la mise en place des instances de transition définies par les accords d'Arusha avait fait son temps. La présence, dans l'avion, du président burundais n'était initialement pas prévue. Tout laissait donc penser qu'il s'agissait d'un attentat visant le général-président rwandais. On connaît la suite. Dans les heures qui suivirent, les personnalités politiques favorables à l'instauration d'une démocratie dans le pays, au-delà des clivages ethnique Hutu/Tutsi et régional Nord/Sud, furent éliminées et la chasse génocidaire aux Tutsis commença.

En France, l'attentat contre l'avion présidentiel est mentionné le lendemain dans les journaux télévisés. Que faire de cet événement survenant dans un pays dont on ne sait pas grand-chose et sur lequel on ne dispose encore que d'images d'archives? On va faire avec les moyens du bord. Côté commentaire, cela va donner un «attentat qui risque de rallumer le conflit entre les deux ethnies rivales, les Hutus, majoritaires au Rwanda et au Burundi, et une forte minorité tutsi frustrée, d'où résultent périodiquement des atrocités tribales terribles [...]. A tout moment ces pays de collines peuvent s'embraser... » (FR3).

\*Jean Carbonare

Le décor est planté et il servira de toile de fond à ce qui va faire l'essentiel de la couverture télévisée pendant la semaine qui suit, c'est-à-dire l'évacuation des Français, sous le couvert d'une opération militaire baptisée « Amaryllis ». La chaîne franco-allemande ARTE, quelques jours plus tard dans son journal de 8 1/2, croit affiner l'analyse « historique»: «C'est donc de nouveau la guerre civile [...]. Une lutte ancestrale entre la minorité tutsi et l'armée dominée par les Hutus [...]. Ici les massacres sont monnaie courante depuis trente ans entre Tutsis, tribu nomade, et les Hutus, paysans sédentaires...» Suit un commentaire qui essaie de retracer les trente dernières années. Quant aux images, elles consistent en un montage d'une succession de séquences ou de plans essayant de suivre tant bien que mal ce raccourci historique, avec un manque de lisibilité certain pour le téléspectateur. Pour en rester dans le domaine des images, dans la partie actualité qui aura précédé, sur Arte, cette séquence, il y aura aussi eu brouillage dans les images avec des soldats des FAR (Forces Armées Rwandaises) apparaissant sur l'écran au moment où le commentateur évoque « l'arrivée des Tutsis » (l'armée du FPR).

Dans le même temps, une réalité s'impose: les massacres. Mais elle ne s'impose pas par l'image. Et pour cause: les envoyés spéciaux de la télévision française ont reçu pour seule mission de « couvrir» l'évacuation des ressortissants français. Un exercice en étroite proximité avec l'armée. Philippe Boiserie, journaliste à France 2, s'explique un peu plus loin sur cet aspect de la couverture télévisée. Conséquence: les images seront rares et répétitives. Nous reverrons à satiété les mêmes cadavres flottant sur le même fleuve, ou gisant autour des mêmes maisons pillées, ces blessés sur lesquels les assassins s'acharnent à la machette et/ou au gourdin (vision lointaine au téléobjectif). Images fortes, certes, mais qui, vite identifiées par le spectateur comme les mêmes, occulteront l'horreur et l'ampleur des massacres.

Ceux-ci existeront finalement par le témoignage - essentiellement recueilli par téléphone - de ceux qui sont sur place, l'ONU et surtout le CICR. « La Croix-Rouge parle ce soir d'un millier de morts en vingt-quatre heures» : le Rwanda est devenu un titre sur les deux chaînes du service public ce 8 avril, mais le suicide de l'ancien conseiller du président Mitterrand, François de Grossouvre, fait l'ouverture sur France 2 et le Rwanda occupera deux minutes en milieu de journal. Philippe Gaillard, le responsable du CICR à Kigali, évoque au téléphone des centaines de cadavres dans les rues de la capitale. Un peu plus tard, le commandant des forces de l'ONU à Kigali ajoutera un zéro à ce chiffre, tentant, toujours par téléphone, de faire comprendre la complexité de la situation sur place: « Les forces armées sont déployées dans la ville, mais on ne sait pas si on a affaire à des unités sous contrôle ou pas. »

En même temps, l'opération Amaryllis a commencé et, à Paris, l'amiral Lanxade déclare: « Nous tenons l'aéroport [de Kigali] avec l'aide des forces armées rwandaises. » Personne ne s'étonne. Pourtant, l'aéroport était censé être tenu par les forces de l'ONU. Il ne l'était déjà plus le soir de l'attentat. A partir de là, les images sur les étapes de l'évacuation, les discours des responsables militaires et politiques français occupent le devant de la scène. Le ministre de la Coopération, Michel Roussin, va quasiment être doué du don d'ubiquité sur les chaînes, à la fois pour assurer du bon déroulement de l'évacuation des Français et en même temps pour entamer une «défense et illustration » du rôle passé de la France au Rwanda: « La France a toujours été neutre dans cette affaire qui oppose Tutsis et Hutus depuis des années [...]. C'est grâce



à nous s'ils se sont retrouvés autour d'une table à Arusha ». Une sollicitude bienveillante qui s'étend à l'Afrique tout entière, une Afrique « qui se rappelle malheureusement souvent au monde », déclare Michel Roussin, pour ajouter aussitôt « mais on ne lâche pas l'Afrique ». Comme on n'abandonne pas un grand malade ou un enfant difficile. Neutralité politique, souci humanitaire énoncé sur le mode paternaliste, c'est l'image que le gouvernement français s'efforcera de faire passer par le discours de ses représentants qui se succèdent sur les plateaux télévisés. Une vision qui a toutes les chances de trouver un écho favorable chez les téléspectateurs, chez qui elle répond à une perception déjà amplement véhiculée de l'Afrique, toujours présentée sous le registre des calamités naturelles et sociales (sécheresse, faim, sida, « guerres tribales »), et jamais, ou très rarement, déclinée sous celui des enjeux politiques. Une Afrique malheureuse, archaïque et dépendante. Mais une Afrique qu'on aime, et qu'on quitte déchiré, quoique révolté et écoeuré par tant d'atrocités.

Les déclarations des Français en partance ou déjà rapatriés et le spectacle émouvant des retrouvailles occupent donc l'écran, tandis que les Rwandais massacrés s'additionneront au téléphone sur images d'archives. Une journaliste à Paris, le 11 avril, au Journal de 13 heures sur France 2, éprouve le besoin de faire passer dans son commentaire la perception d'un certain décalage, sinon d'une certaine inconvenance. Sur des images de ressortissants étrangers évacués de Kigali, elle déclare: « Nous devons nous contenter de ces seules scènes de départ pour parler ce matin du Rwanda... aucune image des combats qui ensanglantent le pays depuis quatre jours. »

Tout le monde n'aura pas ce réflexe de tact élémentaire. Le malheur des uns fait le bonheur des autres, semble nous signifier la caméra en s'attardant sur ce couple de Français qui, grâce à la tourmente rwandaise et l'évacuation précipitée d'un orphelinat, rencontre plus tôt que prévu l'enfant qu'il était en train d'adopter. On s'attardera également sur les grands yeux de « Fifi ». On verra et entendra la religieuse polonaise, directrice de l'orphelinat, et une infirmière, une parmi la bonne trentaine de membres du personnel évacués avec les enfants. La télé ne dira pas ce que les autorités françaises savaient que, parmi ces trente-là, se trouvaient des membres du clan de l'épouse du président Habyarimana, Agathe, fondatrice de l'orphelinat qui porte son nom. Les enfants n'y sont pour rien, mais on aurait aimé un peu moins d'émotion et un peu plus d'information. Il y avait en effet de quoi s'interroger sur cette évacuation massive de personnels rwandais alors que la France, sans état d'âme, laissait sur place les employés rwandais de l'ambassade et des services officiels français. Discrétion également sur les familles des trois Français qui formaient l'équipage de l'avion du président Habyarimana, et tués dans l'avion, un cadeau de la France... discrétion obligée cette fois: de l'aveu même du journaliste chargé du commentaire sur FR 3, ces familles seront tenues à l'écart de la presse au moment de leur arrivée à Roissy. Et c'est furtivement qu'on les apercevra lors de la cérémonie des obsèques et de la décoration posthume.

L'arrivée sur place des envoyés spéciaux ne modifie pas beaucoup la donne, pour les raisons évoquées plus haut. Leur départ, après celui des expatriés et de l'ambassadeur, laissera les Rwandais bien seuls. C'est le sens des commentaires qui fleurissent en ce 12 avril sur France 2. Pour le présentateur du Journal de 13 heures: «Après le départ des expatriés, à Kigali, les combattants sont désormais face à face, livrés à eux-mêmes et à leur folie sanguinaire. » L'envoyé spécial sera plus

précis en nommant les protagonistes: « Une armée rwandaise tentée de se placer sous la protection des forces françaises [...] face au FPR, des soldats très déterminés et prêts à faire payer au prix du sang les massacres de ces derniers jours. » Mais la conclusion (la « chute », dit-on en terme journalistique) ira dans le même sens: "Après le départ des étrangers, le Rwanda semble plus que jamais promis au chaos. » Comme pour mieux brouiller les cartes, tout en ayant l'air de savoir de quoi l'on parle, sur l'autre chaîne du service public, on évoquera ce même jour « un scénario à la somalienne ».

Comme un malheur n'arrive jamais seul, on découvrira ou redécouvrira deux jours plus tard (France 2 / 20 heures) qu'en plus du chaos, « Kigali est la ville au monde la plus frappée par le sida ». Et qui dit sida, dit orphelins. Une entrée en matière pour faire la connaissance, par téléphone, de Marc Vaiter, «un Français» qui a recueilli des orphelins dans un Centre... au milieu du chaos, un havre de paix où règne l'amour, avec l'aide de Dieu. Destin individuel au milieu d'une histoire collective, conversation sur images d'archives au ralenti esthétisant, avec gros plans sur visages d'enfants, seuls, puis avec des femmes vaquant au quotidien, cuisinant la pâte de manioc, et un groupe d'hommes, avec des bâtons. Que font-ils? Où sommes-nous? Des images complètement décontextualisées et illisibles. Un moment de télévision complètement surréaliste. Avec une transition idéale, comme peut en rêver un présentateur, nous apprenons dans la foulée que le prix Pulitzer, «cette sorte de prix Nobel du journalisme(2) », a été attribué à un photographe américain, Kevin Carter, pour une photo «qui a déjà fait le tour du monde», celle d'un enfant soudanais squelettique, écroulé sur le sol et qu'un vautour guette, quelques mètres plus loin(3).

La lecture politique des événements, elle, est absente, ou du moins celle qu'on serait en droit d'attendre. Et il ne faut surtout pas l'attendre des hommes politiques eux-mêmes, comme en témoigne la prestation de Gérard Longuet dans l'émission 7/7 sur TF 1, le 17 avril, un condensé de poncifs et d'approximations. Sollicité de s'exprimer sur le Rwanda, celui qui était encore ministre de l'Industrie et du Commerce extérieur commence par évoquer des «scènes déchirantes », « des couples dont la femme est européenne et le mari hutu ou tutsi abandonné sur place ». Mais que peut faire la France «quand il n'y a pas de solution politique », se demande le ministre qui insiste sur le fait que « les querelles - il renoncera, après essai infructueux, à prononcer le nom des ethnies - durent depuis des dizaines d'années ». « C'est un peu décourageant, honnêtement », conclut-il. Mais, comme il faut bien donner une explication, le ministre nous parle de « la minorité tutsi - des pasteurs, des nomades - qui a toujours eu un rôle dominant au Rwanda et au Burundi » avant que n'intervienne « la redistribution des rôles à la faveur de la colonisation, puis de l'indépendance» avec une majorité qui veut «à juste titre,

(2). Anne Sinclair, 7/7, le 17 avril 1994.

(3). Devant cette photo, Gérard Longuet, invité de l'émission 7/7, avoue réagir en "père de famille". C'est sans doute ce qu'il croit qu'attend de lui le téléspectateur: que l'homme politique s'efface derrière l'homme pour communiquer avec lui dans l'émotion.

souligne Gérard Longuet, gouverner et où la minorité veut garder le pouvoir ». Enfin, pour répondre à une question de la journaliste sur « la responsabilité du colonisateur qui a joué des rivalités ethniques », le ministre remet les pendules à l'heure:

«Nous n'avons pas réussi la décolonisation », mais en ce qui concerne la colonisation, elle a «maintenu la paix et apporté la prospérité ». Qu'on se le dise.

Il faudra attendre le 29 avril pour voir apparaître une perception « politique» des événements, pour que le mot même soit prononcé. Cela ne viendra pas d'ici, mais de là-bas: interrogé par téléphone, dans le journal télévisé de 13 heures sur France 2, Philippe Gaillard du CICR évoque « la chasse à l'homme pour des raisons ethniques et politiques ». Suivra une interview d'Alphonse Nkubito, procureur de Kigali, présenté comme un réfugié politique, «un des rares opposants au régime qui a pu sauver sa peau (4)» et qui parle d'une « opération politique de ceux qui ne voulaient pas le changement démocratique contre les opposants ». Mais cela ne modifiera pas grand-chose car la télévision, sans mémoire propre, n'écoute ni ne retient ce qu'elle montre et, de toute façon, le flux dominant de l'information n'allait pas dans ce sens.

Pendant toute la période qui s'écoule de fin avril à fin juin, le génocide s'est poursuivi et même amplifié, cette fois images à l'appui, ainsi que la guerre. Refus du déchiffrement politique oblige: la confusion entre les deux sera systématiquement entretenue. Ce qui pourra sembler paradoxal, alors que la France est en pleins préparatifs de la commémoration du cinquantième anniversaire du débarquement, donc en plein rappel de la Deuxième guerre mondiale et de la Shoah. Ceux qui sont en principe chargés de déchiffrer le monde se refusent à accorder au Rwanda une lecture de son drame en termes historiques. Il est vrai que les concepts de fascisme et de résistance ne sont pas exportables à l'Afrique dans son ensemble. Il y a des tyrans - quand encore ils sont identifiés comme tels - et des rebelles qui, même après leur victoire, garderont leur appellation de rebelles. Qui plus est, le Rwanda voudrait s'accaparer le concept de génocide? La France veillera dans un premier temps à ce que ce concept ne soit pas galvaudé, avant que son président ne le mette au pluriel quelques mois plus tard, toujours en parlant du Rwanda, bien sûr (5). Entretemps son ministre des Affaires étrangères, lui, aura tout de même fini par faire cohabiter dans la même phrase les deux mots génocide et Rwanda.

Pendant ce temps-là, la télévision se sera parfois emmêlé les pieds dans la course à l'audimat - ou à la muflerie? Il ne sera pas passé inaperçu que, pendant ce mois de mai où les Rwandais étaient exterminés par centaines de milliers, la télévision française, toutes chaînes confondues, faisait la «une» de ses journaux avec la mort d'Ayrton Senna sur le circuit d'Imola et l'agonie de Jackie Kennedy dans une clinique américaine (6).

Dès avril 1994, tous les ressorts de la machine télévisuelle ont joué, et tout a été mis en place, comme une sorte de répétition générale pour la « grande scène du II », quand le gouvernement français va décider de lancer l'opération Turquoise. Dans ce grand déploiement militaro-humanitaro-médiatique, la télévision va être prise à son propre piège, le téléspectateur avec elle, et ses journalistes entraînés dans une opération « écran de fumée ». Une partition qu'ils joueront avec plus ou moins de conviction, mais qui produira ses effets, et concourra à la réalisation de l'objectif sous-jacent: justifier l'intervention française au Rwanda en en masquant les véritables enjeux politiques.

(4). Il est maintenant ministre de la Justice à Kigali.

(5). A Biarritz, le 9 novembre 1994, François Mitterrand fait état des génocides qui ont eu lieu au Rwanda.

(6). cf. les chroniques de Jacques Julliard et de Daniel Schneiderman, respectivement dans *Le Nouvel Observateur* (5-11 mai 1994) et dans *Le Monde* (21 mai).

## TURQUOISE, ENVERS ET CONTRE TOUS

Le Rwanda était resté seul, pour reprendre la formule. La France va le devenir. Lorsque le 22 juin 1994, le Conseil de sécurité de l'ONU, sur demande de la France, donne le feu vert à une intervention armée humanitaire au Rwanda, nombreuses ont été déjà les voix à s'élever contre cette initiative, à l'extérieur comme à l'intérieur. L'Organisation de l'Unité Africaine (l'OUA) s'est prononcée contre, les pays européens ont poliment décliné l'offre, en acceptant du bout des lèvres, éventuellement, une aide logistique, comme la Belgique et l'Italie; quant au Front patriotique rwandais, qui poursuit sa progression dans le pays, c'est un refus tout net qu'il a opposé à l'initiative de la France dans laquelle il voit une provocation. Il annonce qu'il y répondra. Même refus de la part de celui qui avait été désigné comme Premier ministre par les accords d'Arusha, Faustin Twagiramungu. En France, les organisations humanitaires, qui ont vu leur action au Rwanda sérieusement mise en difficulté depuis l'annonce par la France d'une éventuelle intervention, font taire divergences et concurrences pour condamner de manière quasi unanime cette opération.

Pourtant, les explications de texte officielles auront été nombreuses. Le ministre des Affaires étrangères, Alain Juppé, sera invité au Journal de 20 heures, sur France 2, le 16 juin et deux jours plus tard sur TF 1. Entre-temps, les déclarations de Mitterrand à l'Unesco auront été amplement répercutées. De quoi s'agit-il? Les massacres continuent, les cessez-le-feu arrachés lors de réunions, comme celle de l'OUA qui vient de se tenir à Tunis, ne « tiennent pas », alors la France se déclare prête le 15 juin, par la voix de son ministre des Affaires étrangères, « à monter une opération visant à sauver les groupes menacés d'extermination », avec le concours d'autres pays, si possible. Alain Juppé spécifie bien qu'il s'agit d'une « opération humanitaire », et non d'une « intervention politique » visant à « départager les camps ou à prendre position pour un camp contre l'autre ». Alain Juppé insistera à plusieurs reprises sur le fait qu'il s'agit de quelque chose de « complexe et d'assez dangereux ». Au présentateur de France 2, qui lui rappelle tout de même le rôle joué par la France en 1990 pour voler au secours d'Habyarimana, le ministre répond: « Nous avons tout fait pour que les ethnies vivent ensemble », citant Arusha. Sur TF 1, deux jours plus tard, la prestation ministérielle sera plus ardue. Après s'être expliqué à nouveau sur les objectifs de la France, Alain Juppé se voit infliger un rappel historique, commentaire sur montage de documents, qui évoque à nouveau le rôle de la présence française au Rwanda en 1990, le doublement de son contingent militaire en 92 pour atteindre officiellement sept cents hommes en 1993, « à la plus grande satisfaction du président Habyarimana, grand ami de la France », souligne le commentateur, sur des images de François Mitterrand accueillant le président rwandais sur le perron de l'Élysée. On rappelle également que, pendant ces trois ans, dix à quinze mille Tutsis ont été massacrés, selon des rapports

de la Commission internationale des droits de l'homme et d'Amnesty qui ont aussi mis en évidence l'existence d'escadrons de la mort. « Tout cela sans que la France ne trouve rien à redire ». En dépit d'un « virage notable » de la France en 1993 avec les accords d'Arusha, « il n'en reste pas moins, conclut le journaliste, trois ans très chargés qui ne font pas nécessairement de la France le pays le mieux placé pour une intervention au Rwanda, fût-elle humanitaire ». Cette dernière partie du commentaire se fera sur plans de coupures de journaux dénonçant le rôle de la France. Retour sur le plateau où Alain Juppé stigmatisera « le monceau d'inexactitudes dans la presse » et nous livrera cette analyse selon laquelle le président Habyarimana « tenait les extrémistes et que c'est grâce à lui que les accords de paix avaient été signés ».

Ce moment de télévision est révélateur de l'évolution qui s'est produite dans la circulation de l'information sur le Rwanda, depuis avril 1994. L'ampleur des massacres est devenue évidente, ainsi que leur caractère planifié et ciblé, confirmé par les témoignages des rescapés et la découverte des charniers qui accompagne la progression des troupes du FPR dans le pays. Il est devenu difficile de faire l'économie du terme de génocide et, à la fin du mois de mai, la Commission des droits de l'homme de l'ONU, après avoir voté une résolution reconnaissant que des « actes à caractère de génocide ont pu survenir », a décidé l'envoi au Rwanda d'un rapporteur sur les violations du droit humanitaire international. Alain Juppé peut s'irriter contre la presse, il n'empêche que les envoyés spéciaux et les journalistes spécialisés ont fait leur travail. La télévision ne peut ignorer ce que la presse écrite révèle à longueur de colonnes et les explications et dénégations du gouvernement français ne peuvent plus compter avec l'ignorance passée, feinte ou réelle, de leurs interlocuteurs. Il y aura eu des passerelles d'ailleurs entre presse écrite et télévision, Renaud Girard, envoyé spécial du *Figaro*, signera également quelques reportages pour TF 1 - on peut d'ailleurs se demander pourquoi la télévision, contrairement à la presse écrite, n'a pas jugé bon d'envoyer des journalistes du côté des zones libérées par le Front patriotique rwandais. Quoi qu'il en soit, le résultat est là : le passé a été décrypté, et le présent n'apparaît pas très net: c'est le message contenu dans le plat servi par TF 1 à son invité du Journal de 20 heures. Ce sera aussi celui de Renaud Girard, invité de Soir 3, le 21 juin, qui se demandera pourquoi la France, qui a laissé ces massacres se dérouler sous ses yeux en avril, décide d'intervenir alors que le génocide est consommé et que le FPR, « qui est chez lui » et à qui on ne peut pas imputer les massacres, « contrôle déjà les deux tiers du pays ».

On ne peut nier, et cela est valable aussi pour une partie de la presse, que la révélation de ce passé vaseux de la France entre aussi dans le cadre d'un règlement de comptes avec un gouvernement socialiste battu aux élections de 1993, mais la politique africaine de la France est très élyséenne et la continuité est de mise, même si quelques tiraillements apparaissent ici et là. Et l'opération Turquoise apparaît bien comme l'héritière d'une politique douteuse, avec des objectifs qui ne le sont pas moins. Le doute est fort, il s'exprime crescendo et la télévision ne peut que le répercuter pendant toute cette semaine qui précède le feu vert donné à Turquoise par l'ONU. Feu vert d'ailleurs que la France n'aura pas attendu pour déclencher l'opération avec l'arrivée des premiers contingents à Goma (au Zaïre).

Mais les humanitaires se sont tout à coup mêlés de politique et l'ont fait savoir haut et fort. «On ne reconstruit pas un pays avec des assassins et la France se doit à cet égard d'être extrêmement claire », déclare Bernard Granjon, président de Médecins du Monde, qui ajoute que l'intervention française serait une « catastrophe pour la France des Droits de l'Homme » (TF 1, 21 juin). Pour leur répondre, et tenter de les convaincre, quoi de mieux qu'un humanitaro-politique? Bernard Kouchner, qui rentre du Rwanda où il a négocié des couloirs humanitaires avec le FPR, est l'homme de la situation. A peine descendu d'avion, il est sur le plateau du 20 heures de TF 1 et déclare: « Le passé, c'est vrai. Mais qui d'autre que la France va aller sauver les corps [...] bien sûr tout serait mieux que la France seule... ». Et l'ancien ministre à l'Action humanitaire d'avouer que lui-même, avant de se rendre au Rwanda, était contre l'intervention française, mais que son séjour l'a convaincu du contraire. Voilà de quoi semer sérieusement le trouble dans les esprits.

Mais cela c'est pour la galerie, c'est-à-dire l'opinion, vous et moi, citoyens et téléspectateurs. Puisque Turquoise il y a, puisque hostilité et réticence il y a, il va falloir faire donner l'artillerie lourde pour infléchir le sens de la couverture médiatique. L'artillerie lourde, c'est-à-dire le Sirpa, le Service d'information et de relation avec la presse de l'armée, et le ministère de la Défense. Jamais les journalistes à Paris n'auront été conviés au ministère de la Défense avec autant de fréquence pour des «points» de presse qui, à un certain moment, deviendront même quotidiens. Ce sera devenu nécessaire, face à la multiplication des critiques, au sein même de la classe politique française (Valéry Giscard d'Estaing, Charles Millon, Jacques Baumel), comme à l'étranger (la Belgique), lorsqu'il sera devenu évident, avec l'instauration, début juillet, de la « zone humanitaire de sûreté» au sud-ouest du Rwanda, que l'opération Turquoise n'est pas seulement humanitaire. Ça, c'est pour Paris. Sur place, « les grandes plumes» ou les «présentateurs vedettes» remplaceront ou doubleront les envoyés spéciaux, par lesquels, finalement, des parcelles de vérité finissent quelquefois par filtrer. Il ne faut rien laisser au hasard (du doute) et la télévision sera complètement instrumentalisée, avec la complicité objective de certains.

Il y aura quelques temps forts dans cette instrumentalisation. Comme le show du « présentateur-vedette» de TF 1 à Gama. quelques jours après le début de l'opération Turquoise. Véritable M. Loyal sur fond de feux de camp des soldats français (7), il va faire de chacun des envoyés spéciaux de la rédaction l'artisan d'un numéro au sein d'un spectacle parfaitement orchestré. Nous aurons d'abord un reportage à Kibuye, où « nos envoyés ont découvert des massacres, charniers, et tout et tout... ». Nous y verrons surtout la messe des religieuses sauvées par les parachutistes. Ensuite, nous ferons la connaissance de l'équipe du colonel Sartre et de l'envoyé de l'épiscopat, Mgr Etchegaray. On demandera à un groupe de jeunes femmes: « Les Tutsis se cachent, pourquoi? » Elles répondront par des rires. « Ils ont peur d'être massacrés? » Rires à nouveau. Léger malaise... avant retour sur monsieur Loyal qui nous

(7). Un présentateur du 20 heures sur France 2 nous aura prévenus, quelques jours auparavant: « La nuit tombe beaucoup plus vite sur le continent africain qu'en France. »

envoi cette fois à Kigali, avant l'étape finale de « notre découverte du pays » - c'est bien ainsi que les choses nous sont présentées - il s'agit cette fois-ci « du nord-ouest, du sud-ouest, pardon [...] une zone de réfugiés Tutsu... Tutsis en territoire hutu ». En les écoutant, nous promet notre guide, nous comprendrons « le traumatisme de tous ces villageois qui se sont retrouvés massacrés ».

Quant aux envoyés spéciaux, les fantassins, certains donnent visiblement l'impression, au fil des jours, de perdre pied dans cette opération devenue guêpier. Incontestablement tout cela tourne mal. D'opération humanitaire devenue ostensiblement militaire - une journaliste de France 2 sera d'ailleurs blessée par des tirs sur son véhicule - Turquoise devient paradoxalement un « désastre humanitaire » dans la zone humanitaire sûre où affluent les réfugiés poussés devant elle par une armée en déroute. Le 4 juillet, le FPR s'est emparé de Kigali, puis, dans la foulée, de Butare. La situation devient ingérable pour l'armée française qui, si elle a su emmener avec elle ses corps d'élite et ses commandos spéciaux (8), est dans l'incapacité de faire face à une situation qu'elle a elle-même créée par cet accès de fixation de la population en fuite. Mais la responsabilité politique est gommée, bien sûr, au profit de l'aspect purement humanitaire: les réfugiés. Et il le faut pour que puisse être entendu le SOS lancé par le ministre des Affaires étrangères, Alain Juppé, aux ONG, pour qu'elles interviennent, afin que de « militaire, la zone redevienne humanitaire » dira joliment le commentateur de TF 1, après la conférence de presse donnée par le ministre à l'issue de sa rencontre à Paris avec les ONG. Des humanitaires qui vont se faire tirer l'oreille.

Désormais, les Rwandais apparaîtront aux téléspectateurs français essentiellement comme une masse indistincte de réfugiés démunis, peu importe que bourreaux et victimes soient mêlés, que les seconds subissent encore les pressions ou les exactions des premiers sous la bonne garde des Français, il y a des gens à aider, à sauver. C'est le message qui passera prioritairement et qui va s'amplifier, quand le choléra et la dysenterie vont accompagner l'exode vers le Zaïre des réfugiés. Une situation qui permet aussi de véhiculer l'image d'une armée française effectivement occupée, que ce soit à Goma ou dans la zone de sûreté, à soigner, panser, creuser des fosses pour les victimes qui se chiffrent rapidement vers la fin de juillet à plus de dix mille. La confusion sera extrême, humanitaire et géographique. « Nous sommes à Bukavu, dans le sud du Rwanda », entendrons-nous sur TF1, au Journal de 20 heures. Finalement, la réalité du Rwanda, ce sera le choléra au Zaïre. La visite du Premier ministre français, fin juillet, viendra l'authentifier. Si Édouard Balladur a fait le tour de la zone Turquoise, c'est à Goma, qu'il aura pu « cruellement rencontrer la réalité des réfugiés rwandais », nous dira l'envoyé spécial de France 2. Goma où le Premier ministre aura par la même occasion pu « mesurer l'engagement humanitaire de l'armée française qui a largement dépassé sa mission pour sauver le plus grand nombre de vies ».

8. Un reportage au Journal de 20 heures sur France 2 nous aura montré l'un de ces commandos spéciaux, le CRAPS (commando de recherche, d'approche et de protection spéciale), lors de séances d'entraînement au Gabon. Leur mission type est définie comme « l'infiltration pour dégager le terrain en vue d'opérations militaires ». Le commentateur conclut: « Il vaut mieux les laisser loin du regard quand le militaire veut faire de l'humanitaire. »



Pendant qu'Edouard Balladur, en saharienne haute couture, serrait la main de nos soldats à Goma et se penchait sur les enfants déshydratés, les États-Unis avaient fait le choix de la capitale rwandaise pour apporter leur aide humanitaire: Kigali, où un gouvernement d'union nationale était formé depuis le 19 juillet. Un gouvernement que les autorités françaises n'avaient même pas pris le soin de consulter et d'informer avant la visite d'Édouard Balladur sur son territoire. Invité de TF 1, Bernard Kouchner pointerait la gaffe politique du doigt, après s'être indigné de ce qui au bout du compte est le plus grave, ce monde qui « a été alerté par le choléra qu'il ne supportait pas, mais n'a rien fait pour le génocide ».

La télé n'écoute pas ce qu'on lui dit, tandis que le télé-spectateur ne voit que ce qu'on lui montre. Et « ce qu'on appelle un "événement" n'est jamais, en définitive, que le résultat de la mobilisation - qui peut-être spontanée ou provoquée - des médias autour de quelque chose qu'ils s'accordent, pour un certain temps, à considérer comme tel (9)». Il faut bien en conclure que le génocide rwandais n'a pas été pour la télévision française un « événement ».

Danielle BIRCK

9. Patrick Champagne, " La vision médiatique », in *La misère du monde*, sous la direction de Pierre Bourdieu, Paris, Seuil, 1993, p.65.

In *Les Temps Modernes* – Juillet/Août 95

# Les Inédits

Cette semaine quelques essais qui datent d'un état déjà ancien du projet. A cette époque la partie centrale de la pièce était construite comme une émission de télévision en direct. Mais réellement. C'est-à-dire avec des caméras sur scène, des cameramen, des moniteurs et des écrans dans le public, des spectateurs sur scène, intégrés au dispositif du studio, etc. il y a toujours des émissions dites « politiques », ou « de société », qui pratiquent ce type d'installation aujourd'hui.

L'idée a été abandonnée pour deux raisons.

A/ Sur le plan matériel, la création d'un véritable studio opérationnel sur scène, avec des techniciens, cars de captation, mixage en direct, etc., représentait une somme énorme, même en ayant obtenu l'aide d'une chaîne de télévision (?). Ce dispositif posait aussi beaucoup de problèmes de visibilité au public dans la salle. Il rendait presque impossible, évidemment, la décentralisation du spectacle.

B/ Surtout sur le plan conceptuel, la forme du débat télévisé ne permettait pas, en dépit de tous nos efforts, de communiquer clairement ce que nous en attendions. Par exemple, l'histoire du déclenchement du génocide et les différentes positions des Etats, des Partis, de l'ONU, et de simples témoins sur les événements. Ou bien on allait vers la clarté et cela ne ressemblait plus tout à fait à un débat houleux et contradictoire, ou bien cela y ressemblait et l'information restait nébuleuse. Et puis, dans l'ensemble, une certaine vulgarité guettait cette forme qui nous semblait de plus en plus incompatible avec le sujet.

Marie-France Collard et Jean-Marie Piemme ont essayé à plusieurs reprises de relever ce défi, voici quelques traces des quelques 140 pages qu'ils commirent à l'époque. Ces extraits datent d'un moment où il y a déjà une tentative de styliser, d'ordonner le débat avec une intervention du Chœur.

J.D.

## **La machine génocidaire.**

JOURNALISTE CB :

Il est impossible de tuer autant de personnes dans un temps aussi court sans que cela ait été préparé, sans plan, ni structure. Le génocide a été minutieusement organisé et exécuté selon une planification établie depuis longtemps : l' attentat contre l'avion présidentiel a fourni le prétexte à son déclenchement, il n'en est pas la cause.

Revenons au 6 avril 1994.

Une demi-heure seulement après l'attentat qui a coûté la vie au président Habyarimana, les militaires de la garde présidentielle commencent à arrêter des gens à Kigali,

Ils vont de maison en maison,  
à la recherche des "ennemis"  
et ils les tuent.

RWANDAIS

Le pogrom se concentre, au début,  
sur les dirigeants de l'opposition,  
hutu ou tutsi,  
non seulement ceux qui sont en place,  
mais aussi ceux qui pourraient prendre la relève...

HUMANITAIRE

Les intellectuels sont visés,  
et des membres en vue de la communauté tutsi.  
Des listes nominatives étaient prêtes,  
régulièrement mises à jours.

RESCAPEE

Vers 9 heures du soir, partout dans la ville  
'armée et les milices interahamwe

## CHOEUR

" ceux qui combattent ensemble "  
les milices du parti MRND

## RESCAPEE

ont déjà installé des barrages routiers.  
Le lendemain matin, au lever du jour,  
les massacres de Tutsi débutent,

## JOURNALISTE CB

Les victimes ne sont plus seulement des personnes connues :  
Les Tutsi sont tués parce qu'ils sont Tutsis,  
Tous sont des " ibyitso ", des complice du FPR,  
même s'ils n'ont aucune sympathie pour les combattants.

## CHOEUR

Les Tutsi sont tués parce qu'ils sont tutsi  
Tous sont des ibyitso, des complices du FPR  
même s'ils n'ont aucune sympathie pour les combattants

## RWANDAIS

Des voitures particulières partent de Kigali,  
elles emmènent des membres de la garde présidentielle  
et des interahamwe vers d'autres préfectures.

## RESCAPEE

A Nyamata, dans le Bugesera,  
des massacres ont commencé  
dans l'après-midi du 6 avril  
avant le crash de l'avion présidentiel

## JOURNALISTE CB

Dans tout le pays, l'assassinat systématique,  
organisé par les autorités régionales ou locales, débutent  
presque en même temps.

## RWANDAIS

Le préfet ou le commandant de gendarmerie  
qui tente d'empêcher les massacres,  
comme à Butare et à Kibungo  
sera par après destitué ou assassiné.

### CHOEUR:

A Butare, le préfet, Jean-Pierre Habyalimana,  
un homme brave et courageux  
circule pour empêcher les tueries de commencer Alors, le  
Président du gouvernement intérimaire, Théodore Sindikubwabo  
- c'est sa région d'origine –  
vient lui même mettre le feu aux poudres.  
Le 18 avril, il prononce un discours musclé, appelle la  
population à sortir de " la paresse"  
et à participer aux massacres,

sur l'écran, image de Sindikubwabo  
et discours à la radio.

*Pardonnez-moi, parce-que habituellement je ne m'exprime pas comme cela  
avec autant d'émotion dans la voix, mais ces jours-ci, c'est impératif il faut que  
je vous dise ce que j'ai sur le cœur. Celui qui ne se sent pas concerné par notre  
combat, et bien qu'il fiche le camp. Certains d'ailleurs sont chargés de travailler  
à nous en débarrasser. Des traîtres sont allés à l'extérieur du pays pour  
apprendre à manier le fusil. Vous, vous les connaissez, moi, je ne les connais  
pas. Alors que chacun donne des noms pour qu'on s'en débarrasse. Soit nous  
perdons cette guerre, soit nous faisons le bon choix et nous la gagnons. Je  
vous le répète, nous ne gagnerons cette guerre que si vous nous débarrassez  
de ces gens qui hésitent et qui disent: moi, cette guerre ne me concerne pas.*

### CHOEUR

La nuit même, la garde présidentielle,  
venue de Kigali, creuse les fosses.  
qui serviront de fosses communes  
Des milices de Cyangugu arrivent en renfort : Le "  
travail " peut commencer...  
Le préfet et toute sa famille  
seront parmi les premières victimes...  
JOURNALISTE CB :

Il y a des barrières tous les 300 ou 500m,  
aux endroits stratégiques,  
elles sont gardées par des miliciens.  
On trie sur base de la carte d'identité où figure la mention ethnique,

RESCAPEE

Le mot tutsi, c'est l'étoile jaune.

CHOEUR

Le mot tutsi, c'est l'étoile jaune

RESCAPEE

On " liquide" à la mitraillette ou à la machette,  
Tous n'ont pas d'armes à feu, loin de là,

RWANDAIS

Ils brandissent un marteau, une scie,  
une massue cloutée, un gourdin, une lance ..  
A côté des barrières, les corps des Tutsi s'amoncellent  
Les Hutu sont autorisés à repartir.

HUMANITAIRE :

Le 14 avril, trois jours après le début des massacres,  
la Croix Rouge parle de dizaine de milliers de morts.  
Fin avril, cette estimation s'élève à 100.000  
et, selon MSF, à 2.00.000 morts.  
Le 13 mai, un nouveau chiffre s'impose> celui de 500.000,  
le mot " génocide" lui, n' e~t pas encore employé

CHOEUR

le 13 mai, un nouveau chiffre s'impose,  
celui de 500.000 morts  
le mot " génocide" lui, n'est pas encore prononcé

MARIE-FRANCE  
COLLARD

# **« Il s'agit de développer deux arts : l'art dramatique et l'art du spectateur »**

**Bertolt Brecht**

Chers amis,

Nous ne résistons pas au plaisir de vous livrer encore quelques textes de l'ami Bertolt Brecht.

L'attention aux petites et aux grandes choses.

Nous retrouvons cette préoccupation de traiter chaque élément dans la conscience chez Jean-Luc Godard, qui peut être considéré comme un des fils spirituels de Bertolt Brecht, un des seuls artistes de l'image qui pense son art dans l'Histoire, son art saccagé par les « Façons de fabriquer » des marchands du mensonge.

Voici donc quelques mots provocateurs de celui qui a écrit sur l'écran dans son film « Vent d'Est » :

« CE N'EST PAS UNE IMAGE JUSTE, CEST JUSTE UNE IMAGE »

en commentant toutes celles qui saturent les écrans du monde entier.

Akazi kua

Francine.

In:

Bertolt Brecht, *Ecrits sur le Théâtre*, T.2, Paris, éd. de L'Arche

J.L. Godard, *Histoire(s) du cinéma*, T.1 Paris, 1998, éd. Gallimard

J.L. Godard par J.L. Godard, Paris, 1985, éd. Cahiers du cinéma

## Le monde d'aujourd'hui peut-il être restitué par le théâtre?

J'apprends avec intérêt qu'au cours d'un entretien sur le théâtre, Friedrich Dürrenmatt a posé la question de savoir si le monde d'aujourd'hui peut encore, d'une manière ou d'une autre, être restitué par le théâtre.

Cette question, me semble-t-il, doit être admise dès lors qu'elle est posée. Le temps est passé où il fallait que la restitution du monde par le théâtre soit simplement susceptible d'être vécue. Pour devenir un vécu, il faut qu'elle soit exacte.

Il y a beaucoup de gens pour constater qu'au théâtre le vécu s'amoinde, mais il n'y en a pas autant pour percevoir comme de plus en plus difficile une restitution du monde d'aujourd'hui. C'est cette perception qui a amené quelques uns d'entre nous, écrivains de théâtre et metteurs en scène, à partir à la recherche de nouveaux moyens artistiques.

Comme vous, gens du bâtiment, vous ne l'ignorez pas, j'ai moi-même entrepris un grand nombre d'essais pour amener dans le champ de vision du théâtre le monde d'aujourd'hui, la vie en commun des hommes d'aujourd'hui.

Ecrivant cela, je me trouve à quelques centaines de mètres seulement d'un grand théâtre pourvu de bons comédiens et de toute la machinerie nécessaire, dans lequel, avec de nombreux collaborateurs, jeunes pour la plupart, je peux faire l'essai de toutes sortes de choses; autour de moi, sur les tables, des modèles avec des milliers de photos de nos représentations et de nombreuses descriptions, plus ou moins minutieuses, des problèmes les plus divers et de leurs solutions provisoires. J'ai donc toutes les possibilités, mais je ne peux pas dire que les dramaturgies que pour des raisons très précises je nomme non aristotéliennes, et le mode de jeu épique qui leur est propre, représentent *la* solution. Néanmoins, une chose est devenue claire: le monde d'aujourd'hui ne peut être décrit aux hommes d'aujourd'hui que s'il est décrit comme un monde transformable.

Pour des hommes d'aujourd'hui, la valeur d'une question se mesure à la réponse. Des hommes d'aujourd'hui s'intéressent à des situations et à des événements en face desquels ils peuvent faire quelque chose.

Il y a des années, j'ai vu dans un journal une photo qui montrait, à des fins publicitaires, la destruction de Tokyo par un tremblement de terre. La plupart des maisons s'étaient effondrées, mais quelques bâtiments modernes avaient été épargnés. La légende disait : *steel stood* - l'acier a tenu. Comparez cette description avec la description classique de l'éruption de l'Etna par Pline l'Ancien, et vous trouverez chez celui-ci un type de description que les écrivains de théâtre de ce siècle doivent dépasser.

En un temps dont la science s'entend si bien à transformer la nature que le monde paraît déjà quasi habitable, l'homme ne peut être plus longtemps décrit aux hommes comme victime, comme objet d'un environnement inconnu mais fixé.

Du point de vue d'un ballon de football, les lois de la dynamique ne sont guère concevables.

C'est parce que - au contraire de la nature en général - la nature de la société humaine a été tenue dans l'ombre, que nous sommes maintenant, comme nous l'assurent les savants consternés, confrontés à la destructibilité totale de cette planète rendue à peine habitable.

Vous ne serez pas étonnés de m'entendre dire que la question de la descriptibilité du monde est une question sociale. J'ai soutenu cela des années durant, et je vis maintenant dans un Etat où un effort immense est fait pour transformer la société. Il se peut que vous condamnerez les moyens et les voies, - j'espère d'ailleurs que vous les connaissez réellement, non par les journaux -, il se peut que vous n'acceptiez pas cet idéal particulier d'un monde nouveau, - j'espère que lui aussi vous le connaissez -, mais vous ne mettez guère en doute que dans l'Etat où je vis, on travaille à changer le monde, la vie en commun des hommes. Et vous serez peut-être d'accord avec moi sur ce point que le monde d'aujourd'hui a besoin d'être changé.

Pour ce petit article, que je vous prie de considérer comme une contribution amicale à votre discussion, il suffira peut-être en tout cas que je rapporte mon opinion que le monde d'aujourd'hui peut être restitué également au théâtre, mais seulement s'il est conçu comme transformable.

Avril 1955

## Sur le gestus

Le gestus d'ensemble d'une pièce n'est déterminable que de manière vague, et l'on ne peut indiquer les questions qu'il faut poser pour le déterminer. Voici en tout cas l'attitude de l'écrivain de théâtre envers le public. Enseigne-t-il ? Stimule-t-il ? Provoque-t-il ? Met-il en garde ? Veut-il être objectif ? Subjectif ? Le public sera-t-il amené à être d'une humeur bonne ou mauvaise ou simplement à y participer ? S'adresse-t-il aux instincts ? A l'entendement ? Aux deux ? Etc., etc. On a ensuite l'attitude d'une époque, l'époque de l'écrivain de théâtre et celle où la pièce est située. L'écrivain de théâtre se présente-t-il par exemple comme représentatif ? Les personnages de la pièce le font-ils ? Puis il y a la distance par rapport aux processus. La pièce est-elle une peinture historique ou intimiste ? Ensuite, quelle que soit cette distance, il y a le type de la pièce. S'agit-il d'une allégorie qui doit démontrer quelque chose ? De la description de processus non ordonnés ? - Ce sont des questions qu'il faut poser, mais il faut en poser davantage encore. Et l'important, c'est que le questionneur n'ait pas peur de réponses contradictoires, car une pièce est vivante de par ses contradictions. Mais en même temps il lui faut tirer au clair ces contradictions et il ne doit pas par exemple avancer dans la confusion et le vague, avec le sentiment commode que, certainement, le compte sera faux.

Pour éclairer le gestus d'une scène isolée, nous choisirons la première scène du tableau III de *Mère Courage et ses enfants*, et cela dans deux conceptions. Courage fait une transaction malhonnête sur du matériel de l'armée, et elle invite ensuite son fils, qui est à l'armée, à rester, quant à lui, honnête. Helene Weigel jouait cette scène ainsi : Courage signifie à son fils qu'il n'a pas à prêter

l'oreille à la transaction, car celle-ci ne le concerne pas. Dans la représentation de Munich (1), d'après le modèle berlinois, Therese Giehse jouait ainsi : d'un mouvement de main, Courage fait signe de continuer de parler à l'intendant qui, voyant le fils, hésite à poursuivre la discussion, car son fils peut tranquillement prêter l'oreille à l'affaire. La fonction dramaturgique de la scène est maintenue : dans un milieu corrompu, un jeune homme est invité à agir avec une inaltérable honnêteté. Le gestus de Courage n'est pas le même.

1. Première à Munich, le 8 octobre 1950, dans une mise en scène de Brecht. Therese Giehse avait créé le rôle, lors de la première mondiale de la pièce, au Schauspielhaus de Zurich, le 19 avril 1941. N. d. t.

### [Sur le métier de comédien]

1

Comme le métier de comédien exige sans cesse une grande tension, il faut que le comédien sache comment se détendre. En tout temps, il évite la tension extrême et le relâchement total.

2

Simplement pour que le théâtre reste à ses yeux quelque chose de particulier, le comédien renonce à toute théâtralité dans le privé. Mais il ne renonce pas au style, qu'on le regarde faire ou non.

3

Son métier le soumet à deux tentations : s'isoler des autres ou se jeter à leur cou. Il lui faut résister aux deux tentations.

4

Son métier entraîne une autre tentation : la compassion envers soi-même - sur scène ne recherche-t-il pas sans le savoir la compassion même pour des vauriens? Il résiste également à cette tentation.

5

Il lui faut prendre garde à n'être ni rapidement vulnérable ni invulnérable.

6

Ce qui le tire d'affaire en bien des occasions, c'est l'art de l'observation, qu'il exerce constamment. Il observe en imitant. Et il invente pour ceux qu'il a observés un comportement dans nombre de situations qu'il ne peut observer.

7

Il ne se préoccupe de lui-même que dans la mesure où il s'entraîne.

8

Il étudie constamment les lois qui régissent les comportements des hommes les uns envers les autres. La société est son commanditaire; il l'étudie.

9

Il lui faut développer une oreille absolue pour l'accent de la vérité. Il ne se déguise que pour montrer la vérité.

10

Il ne se ferme à aucune joie ni à aucune souffrance. Il a besoin de ces sensations pour son travail, car il lui faut aspirer avant tout à rester un être humain.

#### [La répartition des tâches]

1

Il faut que quelqu'un soit responsable de ce que tout ce qui fait partie de la pièce sera à sa juste place dès le début de la répétition.

2

Il faut que quelqu'un soit responsable de ce que tous les accessoires seront présents dès après la répétition pour la mise en place, de ce qu'ils seront au début de la répétition là où on en aura besoin, et de ce qu'on les emballera après la répétition.

3

Il faut que quelqu'un soit responsable de ce qu'on fournira à temps tous les costumes, de ce qu'ils seront là pour les répétitions et soigneusement mis en lieu sûr après la répétition.

4

Il faut que quelqu'un prenne en charge les décors.

Il faut que ces tâches soient exécutées avec énergie et surtout avec intérêt. Il n'est pas bon de les abandonner à quelqu'un, pire encore au hasard et de ne vouloir que jouer son rôle.

Pour ces tâches l'appui total de nos théâtres est nécessaire.

Ceux qui prennent en charge ces tâches, il leur faut être, de nos jours, inventifs : se mettre à la recherche! Ils trouveront sûrement un machiniste expérimenté qui les aidera. Une couturière qui s'intéressera au théâtre, un menuisier, un peintre, etc. Ils ne doivent pas renoncer à la première tentative, sous le prétexte qu'il n'y a pas d'argent. Rien à tirer de rien, mais « là où il y a peu, il y a aussi davantage »!

# **LETTRES ÉCRITES PENDANT LE TOURNAGE DE DÉTECTIVE**

*et non envoyées à leurs destinataires*

M. Alain Cuny,  
Paris.

Merci tellement d'être venu dans et surtout avec ce film tourné, comme je vous l'ai dit, sous l'Occupation - du cinéma par la Télévision et les Magazines en tous genres. J'ai eu le sentiment d'un dernier atout encore possible, sans frère Jacques, mais restait un visiteur soir et matin dont la voix royale et le souci du détail redonnaient confiance dans la possibilité de chercher un autre âge d'or du cinéma, que n'assassineraient pas chaque mercredi les sanglants chiffres des entrées. Il a manqué une scène entre le Prince Maffioso et Ariel au cours de laquelle aurait été expliqué à l'étudiante en sciences éco par le vieux Luciano le mystère du faux déficit de la balance du Trésor américain. Mais j'espère pouvoir ne pas couper au montage ce geste magnifique où votre main punit augustement votre bouche d'avoir oublié le texte.

M. Bruno Nuytten,  
Paris.

Toute lumière entrant dans un décor a son histoire, avec son début, son milieu, sa fin. Faire un plan n'est qu'observer cette histoire. En aggraver ou diminuer les allées ou venues. Voir si elle entre par la porte et bute contre la fenêtre ou l'inverse, et trébuche sur un lit. Pourquoi ce devoir d'observa

Mlle Aurelle Doazan,  
Montrouge.

La débutante est bien jolie. L'ogre l'a même engagée pour ça. Elle le sait mais ne s'en doute pas encore. Ou un très léger doute, comme un vent léger qui ne se méfie pas de la tourmente. Il lui faudra pourtant aggraver et approfondir ce doute si elle ne veut pas devenir une simple vedette qui ne se bat que pour la première place au générique. Et aussi combattre sa beauté, ses vingt printemps. Penser plutôt à vingt automnes, lorsque les feuilles ne donnent leur vraie couleur profonde que l'espace de quelques jours ou semaines, à peu près le temps d'un tournage normal. Sa beauté. En même temps sa seule armure et le seul défaut de cette armure. Car la débutante sait qu'elle fait du cinéma, mais les troupes qui occupent les usines à rêves lui interdisent de savoir que le cinéma est fait de films, et qu'elle fait d'abord un film. Que la magie s'apprend, avec des lapins et des miroirs, mais autour de qui rôdent les combines des agents, les calomnies du salon de maquillage, les insultes de ceux privés de chair fraîche.

tion. Parce que le plan commence évanoui. Et trouver l'ouverture juste - et juste cette ouverture, sera lui faire reprendre connaissance. Connaissance des autres - des autres histoires, celle du scénario, de la mise en scène, des actions, qui devront aussi à leur tour observer les lois de leurs propres histoires, en être témoin. Certaines histoires seront sacrifiées. Témoin signifie martyr dira l'inspecteur à Ariel.

Mlle Julie Delpy,  
Paris.

Il est difficile de dire pourquoi il n'y avait rien pour toi à faire ni de mal, ni de bien. Et comment tu as pu le faire si bien. Sans doute que ta peur était si honnête que, pauvre d'expérience, elle a donné mieux que les riches. Si d'aventure maintenant tu suis des cours de théâtre, n'oublie pas que c'est toi le cours d'eau, et eux les durs rivages qui cherchent à te canaliser-banaliser.

Mme Christine Gozlan,  
Romainville.

La fabrication du film coûte six millions. Il y a en caisse trois millions et demi. Comment faire. Faire ce que les pays du Nord font aux pays du Sud. Décider de fabriquer pour deux millions et de se mettre un million et demi dans la poche. Voir avec le réalisateur - qui doit être dans ce cas co-producteur exécutif, ce qui dans l'histoire peut être fait pour ce prix-là. On supprime d'abord pas mal de choses. Les voitures. On prend le métro. Pas de problèmes de parkings. On se demande si tout peut se tourner dans une chambre. Puis on en rajoute une. On supprime toutes les nuits. Puis on en rajoute quelques-unes. On supprime toute la lumière artificielle. On étudie d'abord celle du jour. Puis on rajoute quelques PROJOS. S'il faut un électro de plus, on demande au reste de l'équipe de baisser chacun son salaire pour avoir de quoi engager un chômeur. On s'aperçoit alors que le devis est remonté à trois millions deux. On appelle le reste: la cagnotte. Bien sûr elle est mangée par les imprévus et les caprices des stars. Finalement on dépasse de trois cent mille francs. Si on avait travaillé sur la base de six millions, on dépasserait d'un million et demi. Conclusion, tous les films de deux milliards dépassent d'un. Honte à qui. Aux autres, bien sûr. Mais où sont-ils, ces autres qui passent leur temps à dire moi.

M. Pierre Novion,  
Paris,

Faire le point. Fixer son attention sur les forces qui s'en vont le traverser. Régler d'autant l'allure de son regard. Trouver le centre du plan puis sa périphérie, ou

l'inverse. Mettre alors l'appareil de prises de vues quelque part. Toujours se demander la part de quoi, ou mis à part quoi, en posant cet appareil – qui prend la vue et rend donc aveugle. Il faut ainsi un point de repère bien avant d'inscrire les repères du point. Ce sera la continuité, dans l'état des choses où elle est. Elle seule indique où était le point avant – dans le plan d'avant. Et même des fois après, dans le plan d'après, si l'on travaille dans le désordre, souvent plus fidèle serviteur de l'ordre que l'ordre lui-même. Retrouver donc maintenant ce point – ce cap, en introduisant peu à peu les acteurs dans le décor, en déplaçant les voix et les mouvements. Alors brusquement des nœuds se forment. Le point se fait sur l'un d'eux, indiqué par la mélodie de la continuité. Selon le sujet du film, on le garde avec précaution, comme un enfant né trop tôt, ou on le suit qui vagabonde. Demander alors à son chef de régler la lumière seulement une fois le point trouvé.

M. Bernard Bregie,  
Pontault-Combault.

J'avais demandé à Bruno d'engager un simple machiniste. Il a préféré un chef. Toi. Un jour, tu m'as dit que j'étais mauvais orateur. C'était lorsque j'ai demandé à tout le monde de redonner la deuxième semaine payée à ne rien faire. Et que tu avais donc refusé, jugeant que ma demande aussi fausse que ma voix. Et nous avons payé, avec des chèques ni bons ni mauvais. De simples images avec plus ou moins de zéros dessus. Elles seules ont existé. Et seules nos mains, l'une recevant, l'autre donnant. Mais les deux tendues. C'est cette tension sur quoi j'essayais d'attirer ton attention avec ma fausse voix.

M. Claude Brasseur,  
Vaureal.

Il faut que l'acteur soit d'abord un acteur. Le premier, il doit donc agir. Supposons que l'action du film se passe dans un hôtel. Il faut que l'acteur commence par louer une chambre - si le film marche, il demandera éventuellement à la production mère de lui en rembourser le prix, qu'il aura bien sûr débattu lui-même. Puis il ira prendre un verre au bar, portera ses vêtements à la lingerie, prenant ainsi contact avec les femmes de chambre. Il vérifiera les installations en prenant une douche et passant des téléphones. La première nuit, il s'appliquera à ne pas dormir, écoutant les mille et un bruits de la rue et des chambres voisines - amour, disputes, commerce. Le deuxième jour sera consacré à monter et descendre les escaliers, attendre l'ascenseur, se perdre dans les cuisines. Il prendra quelques notes durant ces voyages et les comparera à celles prises par les autres acteurs, grands et petits. Toutes les actions faites de cette sorte auront valeur de bonnes actions pour le film. La

deuxième nuit, l'acteur s'endormira avant minuit pour laisser une place aux rêves sous les draps, car il n'invitera des amies qu'en fin de tournage. C'est le matin du troisième jour que l'acteur sera réveillé par le scénario avec le petit déjeuner, dans l'état des choses où ils seront. L'acteur, ayant reconnu le parcours, n'aura plus peur de jouer à découvert – et prendra en amitié vraie les producteurs qui l'ont précédé sur ce terrain. Il n'aura plus cette peur abjecte de changer de peau en se drapant n'importe comment dans celle d'un soi-disant personnage ne disant que moi. Assistant et non plus assisté du tournage, l'acteur insistera justement - rendra justice aux moments forts ou faibles. Off ou on, l'acteur jouera simplement son rôle.

Mme Nathalie Baye,  
L'Etang-la-Ville.

Au début du film, la grande actrice est dans le noir. On lui apporte son texte. En premier, donc, la grande actrice reçoit. Elle ne donne rien, reçoit seulement, et commence par effacer son texte et recopier de sa main celui des autres. Le pauvre texte d'une figurante, si possible. Puis elle téléphone à la régie pour avoir l'adresse de la figurante et lui offre d'apprendre les modestes répliques en sa compagnie. Elle regarde avec attention son égale dans la vie dire l'unique ligne ou l'unique mot vingt, trente fois. Dans le cœur intimidé qui bat en face d'elle, la grande actrice reconnaît certains mouvements anciens du sien propre – pas encore sali par trop de succès trop incompréhensibles. Elle ne juge pas. Elle écoute. La grande actrice fait ainsi le tour de tous les petits rôles. Une semaine passe. Payée. Puis une deuxième semaine avec les rôles de moyenne importance – la grande actrice pense alors peut-être aux spectateurs moyens, et à ses moyens de voir et de payer sa place. S'il lui reste du temps, la grande actrice l'emploie à comparer les phrases du texte avec les vraies phrases des vrais gens en train de faire leur vrai métier dans le vrai décor – qu'elle aura d'ailleurs fini par deviner au détour d'une réplique. Cette deuxième semaine est bien sûr entièrement payée à la grande actrice qui fera part de ses observations à la production. C'est au cours de la troisième semaine – payée, que la grande actrice apprend par cœur – qui commence à battre enfin, le texte de son ou ses partenaires principaux – puisqu'elle ignore encore le sien qui a été effacé et qu'il faut trouver une deuxième fois. Intérêt et principal se conjuguent alors pour commencer à payer la dette envers le film qui les nourrit, et de culture et d'argent. A la fin du moi seulement, entièrement payé, la grande actrice arrive enfin au bord de son texte comme un détective arrive à la fin de son enquête. Sa bouche ne sait pas encore, mais les yeux, les genoux, les épaules frémissent déjà – le ventre aussi peut-être, c'est à souhaiter, pourront être de la partie. La grande actrice a pris ses marques, elle en est marquée. Le départ peut avoir lieu, le lieu est là. C'est un trou. Les lettres sont noires

sur la page blanche, comme encore sa voix. La grande actrice compare alors son texte trouvé avec celui fourni. Elle l'apprend. Appréhensions. Compréhension. La bouche de la grande actrice est redevenu le trou vierge d'où sort, sinon la vraie parole, au moins des paroles vraies.

Mme Marguerite Duras,  
Trouville-sur-mer.

Hôtel Terminus. Trois heures du matin. Lever. Cigarette. Douche. Machine à écrire. Dans quelques heures les moineaux arrivent et réclament à manger. Va taper, disaient les gangsters au jeune Hammett en lui tapant dessus. J'écris: il faut que je téléphone à Max, ou : les Espagnols payent en dollars, ou : je comprends rien, et le boxeur? Puis je ris. Cigarette, Douche. Et je pense à toi, à ce genre de phrases que tu n'écriras jamais, même si ton amant tirait à cent millions. Ton beau rire quand je t'avais dit qu'au cinéma tu étais la vraie fille de Cocteau, Pagnol et Guitry. La fidélité et la droiture de ce rire - bonheur de ne pas me croire. Machine à écrire, douche, cigarette. Cinq heures du matin aussi terribles que celles du soir chantées et déchantées par Federico. Les moineaux sont devenus des vautours. Je sais que je ne suis pas un écrivain bien, tout comme Lord Jim disait qu'il n'était pas un homme bien, mais qu'il luttait pour dominer cette histoire. Encore une douche. Et de nouveau, je tape: qu'est-ce que le vieux Luciano vient foutre ici, ou : champagne, dis à Isidore que je descends, ou encore, plein de honte joyeuse: téléphone à Victor, on vend la BMW ! Je pense alors au bord de la mer, à tes mains qui jettent la bouteille à la mer, ce n'est pas la mère à boire. Peut-on dire que dans le cinéma, on écrit à l'envers. Oui. Tes yeux verts l'ont vu avant moi.

Mme Anne-Marie Miéville,  
Rolle.

Cinq ou six fois mille deux cents kilomètres pour apporter des provisions. Visions de pro et d'amateur à la fois, échappées par miracle - d'intelligence, de lucidité, d'insensibilité à tout ce qui n'est pas sensible, aux forces d'Occupation, qui occupent nos pauvres imaginations par de trop riches slogans. Je te remercie de ce détour dans ta route, tel un lys extrait du beau milieu de l'analyse. Ayant quitté cette pauvre ville ensemble, dont tu me rappelais que Bonnard disait que le bleu y devenait gris, tes allées et venues permirent de croire que le temps du souvenir était enfin venu et qu'il était lié à celui de l'invention comme dents et lèvres. Mes yeux qui voulaient aimer avaient transgressé la limite qui leur était posée. Tu apportais la lettre de Lou qui apportait à Rilke la réponse qu'il avait posée comme question: l'œuvre de la vision est faite, fais désormais l'œuvre du cœur auprès des

images en toi. Puisses-tu un jour - c'est pour bientôt, le savez-vous, écrivait Rivette dans sa lettre sur Rossellini, enfin faire renaître tous ces sons et ces langues de cette trop longue absence du cinéma où ont été parqués trop de gens comme toi - et peut-être voudras-tu me confier à faire quelques ambiances avec le Stellavox.

M. Jean-Pierre Léaud,  
Paris.

Le corps de l'acteur n'est qu'une île flamboyante dont les mystères le dépassent. Il fait donc semblant d'en être l'organisateur. Il emploie les mots pour des gestes et les gestes comme des mots. Ainsi il redécouvre, en abordant cette île après avoir fait naufrage, ce qu'il reste de nature dans ce qu'il reste d'homme. Me permets-tu de me citer. La fin du *Petit Soldat*. Il ne lui restait qu'à apprendre à ne pas être amer. Heureusement, il avait du temps devant lui. Toi aussi. Tu as l'embarras du choix. Tu peux continuer là où Georges Flamant s'est arrêté. Tu peux aller plus loin que là où Robert Mitchum n'est pas encore arrivé. Tu dois aller jusqu'au jour où un autre Vigo en pleine santé aura besoin d'un nouveau père Jules que le fantôme de Michel Simon viendra protéger. L'avis - la vie de François, la mienne, on te la doit. Tu te la dois aussi maintenant. Aussi grand sois-tu quand tu traverses le hall de l'hôtel en pleurant des larmes plus grandes que ton immense imper volé à la légende de Jesse James, tu ne mérites dans ce cas que zéro de conduite. Il te reste, il nous reste d'autres films à faire. Avec les trois millions de supplément que tu as bien gagné, loue une salle, appelle-la cours Jean Eustache si tu y tiens - il y tiendrait, demande à Garrel, à Duras, à moi, et à d'autres, de venir dire pourquoi et comment encore le cinéma.

M. Renald Calcagni,  
Paris,

Vous veniez quelque fois me chercher les jours de sortie à la prison ou à l'asile. On allait voir les images et les sons. On traversait la ville fantôme. Votre présence et votre éternelle veste marron sentaient bon l'affection où, vous le savez mieux que moi, le « a » et le « o » sont empruntés au mot amour: Amour d'une vie dont le cinéma serait le frère ou la sœur coupable d'inceste. Puis vous rameniez le vieux dans sa chambre pour qu'il écrive les dialogues du lendemain. Parfois, j'avais droit à un petit Brie au comptoir avant de remonter. Mais j'étais remonté par ces sorties dans cette pauvre ville quittée il y a longtemps, et où des factures à remplir un tombeau m'obligeaient à venir moi-même me livrer en otage. Je sentais votre brave Peugeot couverte de gaffer avancer en tremblant entre les gens, dont on sent bien à leurs visages fous combien grand est encore leur courage de vivre leur vie, autant qu'est grande leur lâcheté de n'oser l'imaginer. Le trajet n'était pas long, et le silence régnait entre nous. Mais il suffisait

à tracer notre devoir. Penser vers  
l'autre, et projeter cette pensée en  
éclats de vérité.

Les poètes  
sont ceux des mortels qui  
chantant gravement  
ressentent la trace des dieux enfuis  
restent sur cette trace  
et tracent ainsi aux mortels  
leurs frères  
le chemin du revirement



et que l'oubli  
de l'extermination  
fait partie  
de l'extermination

*JEAN-LUC GODART  
PAR JEAN-LUC GODART  
IN LES CAHIERS DU CINEMA*

Umutavu ucutse igicuku kinishye est un poème de Cyprien Rugamba composé en 1964 après les pogroms de 1963 au Rwanda, particulièrement violents dans les préfectures de Gikongoro et Kibuye. Pogroms dans lesquels a péri Xavérine Mukahigiro noyée dans le Rukarara, un bras de la Nyabarongo, pendant qu'elle essayait de fuir une foule d'assaillants qui la pourchassaient. Xavérine à qui Rugamba a dédié ce poème était sa fiancée. Elle est morte alors qu'il poursuivait ses études loin du Rwanda, à la Kul en Belgique. Ce poème fait partie du recueil de poèmes « Amibukiro ».

Cyprien Rugamba était un poète rwandais, historien de formation. C'était également un compositeur et un chorégraphe. C'était un fervent défenseur de la culture rwandaise, il s'est battu toute sa vie pour que le Rwanda ne se coupe pas de ses racines. Il est notamment le fondateur du Ballet Amasimbi n'Amakombe chargé de ressusciter certains arts voués à disparaître. Il est mort le premier jour du génocide d'avril 1994 avec sa femme et six de leurs dix enfants. Trente ans après les massacres de 1963.

Dorcy Rugamba

## Umutavu ucutse igicuku kinishye

Ndumva impuruza irenga impinga,  
Impini yatulitse impande zose,  
Igumya guhorera mu mibande,  
Imihana yose yayisabitse,  
Ihasuka inkiko izira imiburo,  
Ngo rwa ruzi ni igisaga,  
Ubu rwisenyuye mu mibande,  
Rusiba ibyambu ruziba ibyanzu.

Ndumva n'umuyaga nyaruhuha,  
Wirasazemo nyaruhinda,  
Inkubi irabira mu bikombe  
Igakoma ahaguka mu micyamu,  
Ikaza impondaho inkuru ntazi.

Inkuba zilivuga ibicu byose,  
Imirabyo inyuranamo mu birere  
Iracikana ica amahendo  
Yo kuducuzza iducura ibyanzu.

Ybyambu byagumiye izikuka,  
Izirusha izindi kuvuza ihembe,  
Ntizigishaka guca amahendo.  
Zirata izindi kuli gahunda,  
Zikazihindira aho zihunga,  
Hamwe umuhengeli wiganje.

Wa musenyi wo mu nkuka  
Ntugiseruka habe n'inkumbi.  
Ntaho wabonera n'inkombe,  
Amazi yihaliye ibisiza,  
Abazi koga ni ugusanza  
Imana yabarasanaho bwangu  
Ikazabegura ahunamuka.  
Abatitoje iby'iyoye nkeke,  
Bose barasoma nkerli cyane,  
Iyo batazitswe n'inkengero,  
Badasogongeye ku muvumba.

Agacu gatendetse mu kirere  
Kagumilije guca amarenga,  
Karahatamba gateshaguzwa,  
Nk'akataye inzira gasanzwe  
Kagira imbata yo kodusura.  
Ubu kantaye umutego mu nda,  
Umutima ulikora ndikanga,  
Mbunga ngana intebe nditeka,  
Uwo nateteshaga aranzonga,  
Nzunga nsetagura ibirenge,  
Mu rugo hose ndahazerera,  
Nkuba amakoni nk'uwikanga  
Intare imukubiye muli Rugege.

Nabikomeje kuzengerezwa,  
Nsa n'umusinzi zihimuye  
Umaze gusabwamo na muzanga.  
Ikirozi cyanzize mu gituza  
Umutima uzongwa n'iseleli,  
Nseko y'urwera, sata iwutaha  
Inkuru imuturukaho irantonda.

Uli inyuma y'ijuru juru lyanjye,  
Ijisho ntabwo libona aho uli  
Iyo lyatambamiwe n'impinga  
Ihashya ibirunga kurenga ibihu.

Iyewe ndose umutavu ucuka,  
Igcuku kinishye gicumukuruza,  
Gicura inkumbi iculu lihoga,  
Imyambi ihorera nk'uruhuli,  
Cyangwa umuyaga w'ishuheli.  
Ndose inkota yikubanga,  
Ndose ubuhili bunembera,  
Ndose umutavu ucuka bwangu.

Ngize ngo ndikora mu ntambwe,  
Ngo nze nywulinde ubutabere,  
Nsanga ntifite mu nteruro,  
Ndicara ubutama ndabutunda ;  
Limwe nditelera ku kiganza,  
Amaganya ambera ibiganiro,  
Ngumya gutongana imbere mu nda.

Nayitonganije na Rurema,  
Yo yandengeje uyu mutaga  
Itaracyura umutavu mu nzu,  
Kandi izuba ryica ishashi,  
Nkanswe insakirwa kuzisumba  
Ikigera muni y'iyayibyaye.

Uwansunutsa nk'ahagusanga,  
Nk'aho utereye uteza kuramyia  
Uwakurangira inzira isumba  
Iyo kujya kwiroha mu rusuma.  
Nagusanganirana ubwuzu,  
Ugashira ubwambure ukizihirwa,  
Ubwo wankenyerera ntube inkeho,  
Wanyitera ugatega neza,  
Ibitugu byanze gusetsa iminsi,  
Dore ko ishungana nk'ishaka  
Ko tuba inshike z'inshiramaroro.

Uwagutereza mu birere  
Ngo maze amarebe akunshyikirize.  
Natega urugohe nkaguheka  
Ngo ejo udahindagara ku mabuye,  
Cyangwa ukishita ku mishubi  
Abanzi bashinze mu mayira.  
Nagutekerereza ibyiza,  
Ibyago byenda bikarorera.  
Nagusiga iminwe y'impundu  
Iminwa iguhunda imivugo hose.  
Nagusingiza likarenga,  
Ijoro likeya nkiguha inkindi  
Y'uwabasumbye abo nsanzwe mbona.

Sinkurota urahira cyane  
Ko icyo cyaha bahamya ababisha  
Uzira kucyumva uretse kucyiga,  
Nkanswe yenda kucyigana ;  
Ko mu butoya umutima wawe  
Warezwe utera uta ku rukundo.

Sinkurota uli mu miyonga,  
Umuyaga usanza umusatsi wawe,  
Wegamiye ibuye ly'umukomba  
Lyimye inkongi urukoba rwalyo.

Sinkurota ulilira hilya  
Mu nsi y'igiti cy'umubilizi,  
Ibi by'abakobwa bihishira  
Ngo ababashunga batishima,  
Babona ukuntu ishavu libica.

Sinkurota urora mu cyoko,  
Ugira ngo cyezamitima cyawe  
Yaza ali inkuba y'amarere,  
Abanzi akabata mu nkubara  
Ngo ubone inkunga yo kumusanga.

Sinkurota uranda impinga,  
Impini yaciye igikuba hepho  
Ngo nibatange Musaninyange,  
Nk'aho wigeze uba inyamanswa  
Yo gukubakubwa mu mihigo !

Mana ihanga abahunze umucyo,  
Igituma utererana abo utoye,  
Ukabata mu ngeli yikirenga,  
Utaretse byibura ngo ruhokwe  
Bavogere bace umuvumba !

Reba rembo liseka neza,  
Imbere litatse urusaro cyane,  
Inyuma litembwaho n'amasimbi,  
Naligutuye lysisukuye  
Kuko musigiye mu buranga.

Mbwira icyatumye ulita hilya,  
Ntulihingutse ngo ndirebe  
Turamyeye twembi inzira iduhuje!  
Mbwira icyatumye uculika ingohe  
Ali mu rugomba amaboko yawe!  
Mpa igihumulizo se ahubwo,  
Uti : ali mu cyambu cyomokera ino !

## **Génisse arrachée précocement à sa mère une nuit d'encre**

J'entends résonner par-dessus les monts le cor de la détresse  
Une clameur s'est répandue de toutes parts  
Elle a gagné les vallées  
Traversé les hameaux  
Elle y a laissé une nouvelle inquiétante  
La rivière aurait gonflé  
Actuellement elle occuperait les berges  
Elle a rompu les ponts et obstrué les sentiers.

J'entends souffler un vent  
Chargé d'une rumeur puissante  
Une brise siffle sur les flancs des collines  
Elle se fait entendre jusque dans les clairières  
Elle vient porter à mes oreilles je ne sais quoi comme nouvelle.

Les foudres rivalisent d'odes guerrières par delà les nuages  
Les éclairs qui s'entrecroisent dans le ciel  
S'activent à boucler les chemins  
Pour nous couper toute retraite

Les ponts ont coincé (les vaches) qui reviennent des pâturages  
Celles qui savent le plus jouer des cornes  
Ne veulent plus rentrer en règle  
Elles abandonnent les autres dans les rangs  
Et les poussent dans les endroits qu'elles viennent de fuir  
Là où la tempête souffle plus fort

(La rivière) a quitté son lit  
Même la baie de glaise est noyée.  
On n'aperçoit plus les berges  
L'eau a conquis les collines  
Ceux qui savent nager se débattent  
Et Dieu les repêche en aval  
Quand il daigne les secourir.  
Ceux mal préparés à tel dessein  
Se voient entraînés dans le fond  
Quand la fortune ne les jette pas sur la rive  
Pour les sauver de la noyade.

(Ma belle) mon petit nuage suspendu dans le ciel  
A continué inlassablement à faire des signes  
Elle sillonne en titubant comme si elle s'était égarée  
Ne trouvant plus le chemin qu'elle empruntait pour venir jusqu'à nous.  
Elle m'a envoyé un présage  
Et mon cœur a sursauté.  
J'ai erré avant de trouver un siège où m'asseoir  
Le cœur déchiré par celle que je chérissais,  
J'ai continué de tourner en rond  
Traînant les pieds dans la maison  
Comme un fuyard pourchassé par un lion.

l'ai toujours le vertige  
Je suis semblable à un ivrogne à qui le vin donne le tournis  
Un mauvais présage continue de m'étourdir le cœur  
Ma belle au sourire radieux,  
Les nouvelles qui me viennent d'où elle est me laissent atterré.

Ô toi mon petit ciel tu te trouves au-delà des cieux  
Mon oeil ne peut te voir par-dessus des cimes  
Encore plus hautes que les volcans qui côtoient les nuages.

Un cauchemar me hante :  
Je vois (ma) génisse arrachée du sein de sa mère  
Lors d'une nuit d'encre...  
A l'abri de la lumière  
La sagaie perfore et des flèches sifflent.  
Je vois le fer dépecer,  
Je vois cogner la massue  
Je vois (ma) génisse précocement arrachée à sa mère.

J'ai essayé d'accourir  
Pour la protéger d'un tel dessein.  
Me rendant compte que je ne pouvais vaincre la distance  
Je me suis rassis  
La tête entre les mains  
Fulminant de regrets  
Je me suis rassis  
Avalant un grognement qui me sortait des tripes.

J'ai alors pris à parti le créateur  
Lui qui m'a laissé passer ce cap  
Sans avoir ramené la génisse à l'intérieur  
Dehors le soleil plombe les vaches  
Comment pourrait-il en être autrement  
Pour cette petite s'abritant encore sous le ventre de sa mère.

Si je pouvais m'envoler jusqu'à toi  
Jusque là où tu te tiens implorant le ciel.  
Si je pouvais t'orienter vers une autre voie  
Que celle qui mène au torrent,  
Je viendrais alors tout radieux t'accueillir  
Tu couvrirais ta nudité d'élégance  
Tu me porterais comme un pagne umukenyero pour masquer ton dénouement  
Tu me nouerais sur ton buste tel un umwitero pour avoir une plus belle allure  
Tes épaules (dénudées) ne seraient plus la risée des jours qui passent  
Eux qui se jouent de notre infortune.

Si seulement tu pouvais t'élever dans les cieux !  
Les nuages te mèneraient jusqu'à moi.  
Je confectionnerais alors un harnais pour te porter  
Afin que tes pieds ne heurtent la pierraille du sol  
Ou que tu ne te blesses sur les perches  
Que les ennemis ont tendues dans les chemins.  
Je ne te conterais que de bonnes choses,  
Omettant les tristes nouvelles.  
Je t'enduirais de cris d'allégresse  
Mes lèvres te parant de poèmes de la tête aux pieds.  
Je te chanterais jusqu'à la tombée de la nuit  
Jusqu'à l'aube je te nouerais l'inkindi de la personne la plus noble qui soit

Je n'arrive pas à t'imaginer jurant de toutes tes forces  
Que tu ignores le crime de méchanceté  
Que tu ne le connais que dans les livres  
Qu'il te serait impossible de l'imiter  
Que ton cœur dans ta jeunesse n'a été éduqué que dans l'amour.

Je n'arrive pas à t'imaginer dans les flammes  
Les cheveux au vent  
T'abritant derrière un rocher  
Pour te protéger de l'incendie

Je ne t'imagine pas pleurant  
Sous un arbre umubilizi  
Comme une fille de chez nous  
Soucieuse de cacher sa détresse  
A l'ire des esprits cyniques.

Je ne t'imagine pas scrutant l'horizon  
Espérant que ton amoureux  
S'abattraît telle la foudre  
Pour terrasser les méchants  
Et te ramener à lui.

Je n'arrive pas à t'imaginer arpentant les collines  
Sous la clameur de la foule  
Qui crie au lynchage de l'oiseau immaculé  
Comme si tu avais été une bête sauvage  
Que l'on pourchasse dans une battue.

Dieu, toi qui crée les êtres de lumière,  
Pourquoi lâches-tu tes élus,  
Les abandonnant dans les eaux profondes,  
Sans même calmer les remous  
Pour qu'ils puissent vaincre le courant.

Contemple Rembo au sourire éclatant,  
Devant elle est parée de perles  
Et dans le dos des cauris lui chutent dans les reins.  
Je te l'avais confiée radieuse  
Parce que vous rivalisez de beauté.

Dis-moi ce qui t'a pris de la jeter par-delà  
Sans me permettre de la revoir,  
De chérir notre destin commun.  
Dis-moi pourquoi tu as détourné ton regard  
Alors qu'elle était sous la protection de ton bras.  
Essaies au moins de me rassurer  
Dis moi (qu'il ne s'agit que d'un rêve)  
Qu'elle est en chemin pour me rejoindre ici.